



LA PROPAGANDE AU RALENTI N°4

La représentation médiatique des
jeunes des quartiers populaires



Une production
de ZIN TV



Un projet soutenu par
la Fédération Wallonie-Bruxelles

Sommaire

01 Introduction

02 Analyse de documents audiovisuels

ANALYSE N°1 Peterbos, un quartier incontrôlable ?

ANALYSE N°2 Peterbos : une zone de non droit à Bruxelles ?

ANALYSE N°3 La cité du mâle

ANALYSE N°4 Médiatisation du Peterbos :
qu'en pensent les habitants ?

03 D'autres regards

04 Conclusion

05 Bibliographie

01

Introduction

« LA PROPAGANDE AU RALENTI »

est une série d'outils d'analyse des images qui propose de questionner nos imaginaires et de comprendre l'impact des messages médiatiques sur nos représentations du monde.

Par ce projet, nous souhaitons déconstruire des images et des discours qui enferment, isolent et figent la pensée dans des schémas binaires, qui créent des « Eux » et des « Nous » imaginaires et qui impactent la vie de nombreuses personnes.

C'est pour cette raison que nous avons décidé de consacrer ce quatrième volume à la représentation médiatique des quartiers populaires¹ et plus particulièrement des jeunes qui y vivent.

Ces quartiers et leurs habitant.e.s subissent un processus d'altération qui est notamment lié à des représentations médiatiques majoritairement négatives, et donc une forme d'isolement spatial, social et/ou symbolique qui les met à la marge. En effet, nous ne comptons plus les reportages qui décrivent certains quartiers comme des zones de non-droit et leurs habitant.e.s

comme des populations dangereuses. Le traitement médiatique différencié du respect des règles sanitaires et du confinement durant la crise du Covid19 où les habitant.e.s de certains quartiers ont été accusé.e.s d'aggraver la pandémie en raison de leur supposée « incivilité » est un exemple récent.

Persuadé.e.s que déconstruire les représentations médiatiques peut participer à rendre notre société moins inégalitaire et que l'éducation critique aux médias peut être un moment et un espace de participation à la vie publique, nous avons conçu ce livret en collaboration avec le projet *100% jeunes* de l'asbl Pour la solidarité (PLS), l'AMOrythme, et un groupe de travail composé de jeunes âgé.e.s de 18 à 29 ans.

Ce document est la compilation des contenus de 6 ateliers menés avec le groupe de travail. Le point de départ de la plupart de ces ateliers a été l'analyse de documents médiatiques qui traitent des quartiers populaires. Quatre extraits de journaux télévisés et de documentaires sont analysés au sein de ce livret et portent tant sur le fond que sur la forme. Les encarts qui ponctuent ce livret sont autant d'éléments transversaux qui peuvent nourrir des débats sur le fond.

Ce livret est une base pour la mise en place d'ateliers et/ou d'activités autour des représentations mé-

diatiques. Nous ne proposons pas de méthodologie prédéfinie mais plutôt des pistes d'exploitation de cette thématique à travers l'analyse des images. Ces analyses peuvent constituer le point de départ de discussions et de réflexions, ou permettre d'aborder des points précis liés aux thématiques abordées, ou encore d'initier des activités d'éducation critique aux médias avec des groupes de jeunes à partir de 15 ans et des adultes.

Les différents supports analysés sont, quant à eux, disponibles sur le site Internet de ZIN TV ([https:// zin-tv.org/la-propagande-au-ralenti-4](https://zin-tv.org/la-propagande-au-ralenti-4)).

Enfin, avant de vous souhaiter une bonne lecture, rappelons que les sujets abordés dans le cadre de ce livret sont vastes et complexes. Nous ne prétendons donc pas en offrir une vue exhaustive et nous vous invitons vivement à creuser les idées qui vous interpellent.

¹ Ici les termes « quartiers populaires » désignent plus un objet d'attention médiatique qu'une réalité sociale.

02

Analyse de documents audiovisuels

Objectifs :

- Développer un regard critique sur les médias
- Amorcer une réflexion sur les représentations médiatiques
- Initier au langage audiovisuel

Durée : 50 minutes minimum par extrait

Matériel : Écran, projecteur

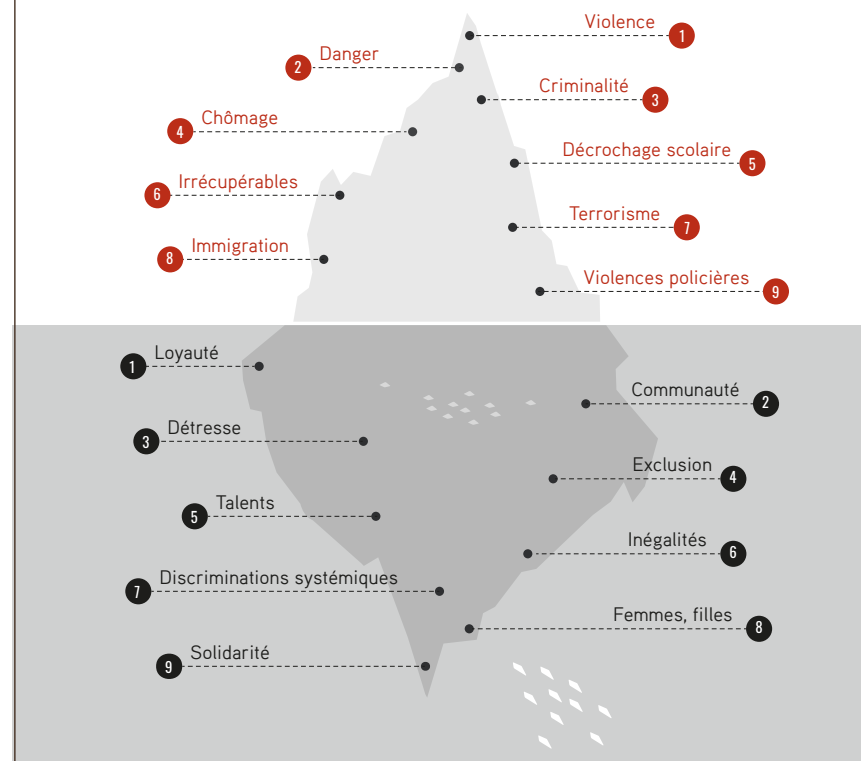
Étapes : ➤ **Faire émerger les représentations des participant.e.s**

Avant d'analyser la manière dont les jeunes des quartiers populaires sont représentés dans les médias, il peut être utile de faire émerger les représentations des participant.e.s à ce sujet afin de démarrer les analyses sur des bases communes. Pour cela, nous avons utilisé un photolangage², un outil intéressant qui facilite les discussions et donne corps aux réflexions. Le même dispositif peut être mis en place pour interroger ce qu'est un journal télévisé et quelle est sa fonction.

² Nous avons utilisé le photolangage « MOTUS, des images pour le dire » conçu par l'ASBL Le Grain

Avant d'analyser comment les médias représentent les jeunes des quartiers populaires, les participant.e.s ont identifié :

- **La partie visible de l'iceberg**
ce qu'ils considéraient être les aspects les plus médiatisés lorsqu'on parle d'eux et d'elles.
- **La partie cachée**
ceux qui le sont beaucoup moins.



➤ **Visionner le support à analyser plusieurs fois**

Revoir un extrait plusieurs fois permet de se dégager des émotions et de se concentrer sur les choix formels et éditoriaux. Cela permet de mieux discerner ce qui est annoncé et explicite de ce qui est implicite et ressenti.

► Se poser 3 questions

Nous avons choisi d'utiliser un vocabulaire simple qui permet de se réapproprier logiquement l'analyse, partant du principe qu'il s'agit avant tout de se poser les bonnes questions.



Qu'est-ce qui est dit ?

Autrement dit, que nous raconte le commentaire ? Pour répondre à cette question, il est utile de reformuler dans ses propres mots les propos du/de la journaliste ou du/de la documentariste.



Comment est-ce figuré ?

Quelles images ont été utilisées ? Quelles personnes sont montrées ? Comment sont-elles présentées ? Y a-t-il du texte, des infographies ? Y a-t-il des sons à relever ?



Qu'est-ce qui est raconté ?

Autrement dit, comment pourrait-on interpréter l'extrait analysé ? Qu'est-ce qui est implicite ? Qu'est-ce qui est contenu dans les propos sans y être dit de manière explicite ?

Ces questions seront posées à la fin de chaque partie et permettront d'identifier les éléments sonores et visuels à partir desquels vont se construire des relations logiques qui seront l'objet de l'analyse. Il s'agit ici de montrer que le choix des images provoque des interprétations et que le commentaire complète le sens des images. « Nommer, c'est faire voir, le monde est paradoxalement dominé par les mots, une image n'est rien sans la légende ou le commentaire qui dit ce qu'il faut en voir ».³

► Passer de la déconstruction à la reconstruction

Par la suite, afin d'ancrer les réflexions qui auront émergé, il serait intéressant d'élaborer, en sous-groupe, une grille d'analyse qui reprendrait les éléments constitutifs de l'extrait visionné. Les participant.e.s pourraient ainsi le recréer (sur papier) en se demandant ce qui aurait pu être fait autrement.

³ Sur la télévision suivi de L'emprise du journalisme, Pierre Bourdieu

LES QUARTIERS POPULAIRES

Lors des ateliers, nous avons défini collectivement ce que nous entendions par « quartiers populaires » : des quartiers urbains caractérisés par le faible capital économique de ses habitant.e.s (faibles revenus, taux de chômage important,...), qui semblent avoir été délaissés par les pouvoirs publics (logements vétustes, parfois insalubres, trop petits, etc.), avec une densité de population forte qui peut être problématique mais qui fait aussi la richesse de ces quartiers car elle instaure des liens forts entre ses habitant.e.s, par une population hétérogène (jeunes, familles, ouvrier.e.s, employé.e.s, chômeur.euse.s, retraité.e.s) et une grande proportion de personnes immigrées ou en tout cas perçues comme étrangères. Ces quartiers subissent un processus d'altérisation lié à des représentations médiatiques négatives. Ils subissent une forme d'isolement spatial, social et/ou symbolique qui les met à la marge. En fait, ici les « quartiers populaires » désignent plus une construction médiatique qu'une réalité sociale et plus précisément un endroit associé, dans les imaginaires médiatiques, aux minorités ethnoracialisées⁴

⁴ C'est-à-dire l'association d'un groupe social particulier avec une ethnicité qui le caractérise et le naturalise comme tel.



PETERBOS, un quartier incontrôlable ?

Qu'allons-nous analyser ?

Un extrait du journal télévisé de la RTBF diffusé le 24 avril 2018

Durée : 3 min

Titre : PETERBOS, un quartier incontrôlable ?

Après avoir visionné cet extrait une première fois, se demander :

De quoi parle ce sujet ?

Que ressent-on ?

PARTIE 1

1



« Bonsoir à tous ! Une question tout d'abord, un quartier de Bruxelles est-il devenu une zone très peu fréquentable ? Ce quartier, c'est le Peterbos, situé sur la commune d'Anderlecht. Après des agents de la STIB le week-end, des journalistes de la VRT se sont fait agresser. Et le ministre de l'intérieur n'est pas tendre. »

2



« Pour Jan Jambon, « les gens dans notre société doivent s'adapter à nos valeurs et à notre façon de vivre ». Ce sont ses propos que je vous cite. Alors Stéphanie Lepage est allée sur place et a tenté de comprendre pourquoi les incidents se multiplient dans cette cité depuis le mois de janvier dernier. »

3



Qu'est-ce qui est dit ?

La journaliste introduit le sujet par une question : « Le quartier du Peterbos est-il très peu fréquentable ? » posée suite aux agressions d'agents de la STIB et de journalistes de la VRT survenues récemment dans ce quartier. Pour conclure cette introduction, elle cite Jan Jambon, ministre de l'intérieur : « Pour Jan Jambon, les gens dans notre société doivent s'adapter à notre façon de vivre ».



Comment est-ce figuré ?

Nous pouvons lire le titre « Peterbos, un quartier incontrôlable ? » durant toute l'intervention de la journaliste qui se trouve sur un plateau de journal télévisé. On termine par une infographie qui situe le quartier à Bruxelles.



Qu'est-ce que cela raconte ?

Le quartier est d'emblée présenté sous un angle criminalisant. Incrusté en permanence dans l'image, le titre du reportage, « PETERBOS - un quartier incontrôlable ? » renforce cette impression. Les exemples choisis, la question posée par le titre ainsi que le choix des mots (fréquentable, zone)⁵ induisent chez le spectateur la perception que le quartier du Peterbos est un lieu dangereux. De plus, la journaliste fait le choix éditorial de citer Jan Jambon et fait ainsi un lien entre les faits rapportés et la question de l'intégration de « gens » qui ne « vivraient pas comme nous ». Cette citation construit une opposition entre un Nous et un Eux qui ne partagerait pas « notre façon de vivre » et « nos valeurs ». Cela participe à créer une image des quartiers populaires comme un espace marginal, en rupture avec le reste de la société. Cela alimente une représentation médiatique dominante des quartiers populaires qui allie régulièrement les notions d'insécurité, de délinquance, de radicalité religieuse et d'entre-soi. Finalement, posée de cette manière, nous connaissons déjà la réponse à la question « le quartier du Peterbos est-il très peu fréquentable ? »

⁵ « c'est la zone ici », « zone interdite », « de seconde zone » « zoner » (ne rien faire, vivre au jour le jour)

PARTIE 2

1



« C'était hier, l'équipe de tournage Ter Zake en tournage dans le quartier du Peterbos à Anderlecht, était la cible d'un violent jet de pierre. »

2



« Nos confrères tournaient dans cette cité sociale suite à l'agression ici dimanche soir de 5 contrôleurs de la STIB par un groupe de jeunes. Trois d'entre eux ont d'ailleurs été blessés légèrement. Ils se portent bien aujourd'hui. »



Qu'est-ce qui est dit ?

Le commentaire de la journaliste en voix off nous informe que des journalistes ont été victimes de jets de pierres alors qu'ils enquêtaient sur l'agression d'agents de la STIB survenue quelques jours auparavant dans le quartier.



Comment est-ce figuré ?

Le titre « PETERBOS - un quartier incontrôlable » est toujours apparent. Nous pouvons voir des images prises de l'intérieur de la camionnette des journalistes agressés.e.s. Nous y voyons un jeune qui court vers la caméra et qui lance une pierre. Le même plan est ensuite repris une seconde fois – au ralenti – et est suivi par une image prise avec un téléphone qui nous montre une bagarre impliquant des jeunes et des agents de la STIB.



Qu'est-ce que cela raconte ?

Le plan des jeunes lançant une pierre sur les journalistes, repris une seconde fois au ralenti, renforce la violence de cette agression. C'est un choix délibéré de montage qui va permettre d'ancrer cette image dans la mémoire des spectateurs.rices. Ensuite, nous ignorons tout du contexte de ces agressions et des raisons qui ont poussé les jeunes à faire preuve de violence. Sans tomber dans l'angélisme, et sans nier qu'il y a une composante individuelle dans toute violence, il aurait été intéressant de tenter de comprendre les raisons de cette réaction. Beaucoup d'articles et de reportages abordent le quartier du Peterbos de manière univoque et généralement criminalisante. Nous pourrions donc, imaginer qu'il s'agit aussi d'une manière d'exprimer ouvertement leur défiance à l'égard de la « société intégrée » et de ses représentants. D'ailleurs, nous remarquerons que les journalistes se trouvent dans une camionnette, donc distancés, presque comme dans *un safari* (dixit un des jeunes du groupe de travail). Que cela raconte-t-il de la relation des journalistes avec le quartier ?

PARTIE 3

1



2



3



4



5



« Cité sociale de 18 tours d'immeubles, le Peterbos compte 3200 habitants. Ces derniers mois, les incidents s'y sont multipliés. En cause, un trafic de drogue mené par une trentaine de jeunes selon le bourgmestre. »

« Il a donc demandé un renfort policier. »

« Des contrôles, des relevés d'identité. Il y a un ensemble de suspects qui ont déjà été identifiés. Et puis, quand ces contrôles sont devenus plus systématiques, visiblement, la police a commencé à déranger le système. C'est à ce moment-là qu'il y a eu des manifestations d'hostilité de la part de certains jeunes. »



Qu'est-ce qui est dit ?

La journaliste nous présente le quartier à travers des chiffres (18 tours et 3200 habitant.e.s) puis nous informe qu'il y a eu une intensification des faits criminels (trafic de drogue). Le bourgmestre a donc demandé un renfort policier ce qui a, selon lui, « dérangé le système » et ce qui expliquerait l'hostilité de certains jeunes.



Comment est-ce figuré ?

3 plans nous présentent le quartier : un plan large en contre-plongée accompagné par un mouvement de caméra qui balaye un immeuble, un plan d'une porte d'entrée et un plan d'un grillage dont l'arrière-fond est flou. Ensuite, nous nous retrouvons dans le bureau du bourgmestre d'Anderlecht de l'époque.



Qu'est-ce que cela raconte ?

Le quartier est présenté par deux plans dans lesquels on ne perçoit que très peu de vie. Cette impression de quartier fermé et déserté par ses habitant.e.s est renforcée par le plan plus rapproché d'un grillage avec un arrière-plan flou le mettant particulièrement en évidence. Cette image du quartier est confirmée par les propos du bourgmestre. En exprimant que la police dérange « le système », il insinue que la criminalité au Peterbos serait structurelle, c'est sa seule explication quant à l'hostilité des jeunes du quartier. Nous comprenons que les agressions relatées au début du reportage seraient liées à cet état de fait.

PARTIE 4

1



« Depuis janvier, le parquet a ouvert une dizaine d'informations pour faits de tentatives de meurtres dans le Peterbos. »

2



« Un suspect a déjà été placé sous mandat d'arrêt. »

3



Qu'est-ce qui est dit ?

Depuis des mois, plusieurs enquêtes au sujet de tentatives de meurtres sont menées et des suspects ont déjà été arrêtés.



Comment est-ce figuré ?

3 plans larges de terrains de sport et plaines de jeux vides.



Qu'est-ce que cela raconte ?

Ces images donnent à nouveau une impression de froideur et de vide. Le titre « Peterbos/un quartier incontrôlable ? » toujours incrusté dans l'image renforce cette lecture. Ces 3 plans montrent des terrains de jeux qui semblent abandonnés et sont accompagnés par un commentaire qui continue en crescendo le portrait criminel du quartier et des jeunes qui y habitent. Parler de « tentatives de meurtres » sur des images d'aires de jeux qui devraient représenter la légèreté et l'innocence de l'enfance renforce la déshumanisation et la criminalisation des jeunes de ce quartier. Présentés d'abord comme des agresseurs puis comme des trafiquants de drogues et maintenant comme des meurtriers.

L'image de la plaine de jeux vide est très symbolique et suggestive. Les jeunes enfants ne peuvent pas grandir et jouer sereinement dans ce quartier dangereux. Ils risquent d'être confrontés dès le plus jeune âge à la drogue et/ou de devenir eux-mêmes des trafiquants.

PARTIE 5

1



« Khalid et Réda travaillent dans le quartier depuis bien longtemps avec les jeunes. »

2



« Ils ont vu la situation se dégrader ces dernières années. »

3



« Pour eux, ce quartier isolé de la commune a été négligé... »

4



« et manque de lieux de rencontres, d'infrastructures. »

5



« À l'image de cette minuscule salle de boxe qui accueille 40 jeunes à la fois. »

6



7



8



« Dans le cadre du sport ici au Peterbos, il y a une forte demande. Mais, il manque de locaux, on refuse des inscriptions. »

9



10



« C'est impossible ici ! Déjà 40, c'est trop. »



Qu'est-ce qui est dit ?

On présente Khalid et Réda qui travaillent avec les jeunes du quartier. Ils nous expliquent que le quartier est délaissé par la commune et qu'il manque d'infrastructures. Ces propos sont confirmés par Martin Balikwisha, professeur de taekwondo qui nous explique que la salle de boxe du quartier est trop petite.



Comment est-ce figuré ?

On suit Khalid et Réda qui marchent dans le quartier, d'abord de dos, puis de face pour terminer sur un plan large d'un petit bâtiment délabré et tagué. On enchaîne à l'intérieur avec un nouveau personnage qu'on suit et qui nous révèle une minuscule salle de boxe. On termine par une interview de Martin Balikwisha, professeur de taekwondo dans une salle de boxe où il est rejoint par Khalid et Réda. Plusieurs plans de cette salle nous permettent de constater sa petite taille.



Qu'est-ce que cela raconte ?

A plus de la moitié du reportage, nous rencontrons, pour la première fois, des habitants du quartier, deux éducateurs qui sont en contact avec les jeunes. Nous recevons une première tentative d'explication des violences que connaît ce quartier : il serait délaissé par les pouvoirs publics. Une troisième personne, un professeur de taekwondo, également en contact avec les jeunes, confirme cette explication. Ce début d'analyse est essentiel mais insuffisant. En effet, de nombreuses études menées depuis des décennies mettent en avant que la délinquance dans les quartiers populaires doit être appréhendée sous plusieurs angles (taux de chômage très important, décrochage scolaire, précarité, politiques publiques excluantes, racisme systémique). Sans ces explications, nous pourrions déduire qu'il existerait une violence intrinsèque chez certains jeunes, ce qui risque d'induire une essentialisation d'une partie de la population. Enfin, notons, que les premières paroles issues du quartier n'arrivent qu'après 2min02 (sur un reportage de 2min58) et à ce stade, la parole n'a toujours pas été accordée aux jeunes dont on parle depuis le début de ce reportage. Les jeunes sont réduits à des sujets sur lesquels on parle.

PARTIE 6

1



2



3



4



« Le terrain de foot dans un état lamentable, n'offre pas de meilleures possibilités, ce qui entrave le travail des éducateurs... »

5



6



7



« pourtant si important dans ce quartier sensible. »

« Le football en salle et le taekwondo, c'est un outil qu'on utilise pour faire un travail avec ces jeunes. »

8



« Et à côté de ça, il y a tout un travail éducatif et un suivi individuel avec les jeunes qui est entrepris. »

9



« Et donc voilà! ça crée parfois une cassure dans cette construction de relation avec le jeune. »

10



« Quand on voit les moyens qui sont mis actuellement à disposition pour le quartier, c'est vraiment dérisoire par rapport au travail qui nous attend et au travail qu'il y a à effectuer. »



Qu'est-ce qui est dit ?

La journaliste poursuit sur le manque d'infrastructures sportives avec un deuxième exemple : le terrain de foot dans un état lamentable. Dans l'extrait d'interview suivant choisi par la journaliste, Réda revient une nouvelle fois sur le sport, en particulier le taekwondo et le football comme moyen de travail avec les jeunes. Il évoque aussi le travail éducatif et le suivi individuel menés au sein de leur maison de jeunes. Il conclut par le en expliquant combien l'état délabré des infrastructures crée une rupture de la relation avec les jeunes. Khalid aborde également sur le manque de moyens pour accomplir leur travail.



Comment est-ce figuré ?

Plusieurs plans nous montrent un terrain de football délabré. On retrouve ensuite Khalid et Réda sur le même terrain en plan large. Cette séquence se termine par un plan composé d'un avant-plan net montrant un trou dans le grillage et d'un arrière-plan flou, présentant un groupe de jeunes avec Khalid et Réda au milieu du terrain. L'opérateur effectue un réglage du point et l'arrière devient net, révélant plus distinctement le groupe que l'on

aperçoit dans le fond de l'image. Nous revenons à Khalid et Réda, côte à côte, en interview. On met en insert un plan de coupe du terrain de foot filmé en plan large presque au niveau du sol, laissant apparaître des branches d'arbres par terre et avec en arrière-plan d'abord flou puis net, un petit groupe de personnes, des arbres et des bâtiments qu'on devine au loin.



Qu'est-ce que cela raconte ?

Trois plans différents montrent un grillage cassé. Cela insiste sur la détérioration des infrastructures. Par ailleurs, tous les terrains de sport semblent désertés par les jeunes. Cette séquence renforce la perception misérabiliste du quartier. La référence au sport n'est pas anecdotique car c'est souvent par ce biais qu'on va représenter les jeunes des quartiers populaires. Ici, on le présente comme « essentiel pour le travail des éducateurs », le sport semblerait être l'unique solution à tous les problèmes de ces jeunes puisqu'on nous dit que le manque de terrains de foot entrave le travail social. C'est très réducteur et empêche une lecture complexe et politique des inégalités qui touchent particulièrement certains quartiers et certaines populations et cela ne tient pas compte du travail relationnel, social et éducatif réalisé quotidiennement par les éducateurs.rice.s.

PARTIE 7

1



« Les éducateurs espèrent beaucoup du futur contrat de quartier. »

2



« La commune est aujourd'hui en discussion avec les habitants... »

3



« en vue de réinvestir dans le Peterbos en 2019. »



Qu'est-ce qui est dit ?

En guise de conclusion, la journaliste souligne l'intention de la commune de réinvestir dans le quartier du Peterbos en 2019, ce qu'attendent les éducateurs de rue.



Comment est-ce figuré ?

3 plans larges montrent Khalid et Réda quitter le terrain de foot et s'enfoncer dans le quartier.



Qu'est-ce que cela raconte ?

Cette conclusion est surtout une sorte de promotion de l'action de la commune qui, ayant entendu les besoins des éducateurs, promet d'investir dans l'avenir du quartier grâce à la mise en place d'un contrat de quartier dans 3 ans. Est-ce qu'un contrat de quartier va permettre d'agir sur cette criminalité (quasi structurelle selon le bourgmestre) qui rendrait le quartier du Peterbos « incontrôlable » ? Nous nous permettons d'en douter et de finir par une interrogation. Finalement, n'est-ce pas agir à rendre les symptômes urbains de la marginalisation sociale moins visibles plutôt qu'à agir sur les causes structurelles de celles-ci ?

LA REPRÉSENTATION PAR LE SPORT

Il s'agit d'un procédé souvent utilisé dans les reportages qui parlent des quartiers populaires. Les exemples où les jeunes sont représentés par le biais du sport sont nombreux.

Selon une étude de l'AJP sur la représentation des jeunes dans les médias, les intervenants âgés de 19 à 30 ans sont le plus souvent mis en avant pour leur réussite dans le domaine sportif. Parmi eux, 39% des intervenants dont l'origine est identifiable sont non-blancs. Sans le sport, on perd 9% de non-blancs (30%). Sans doute par facilité pour aller à leur rencontre, par souci d'efficacité dans un temps de production très court. Cependant, cela a pour conséquences de figurer systématiquement les jeunes hommes des quartiers populaires par leurs corps en action et non pas par leurs autres capacités (intellectuelles, artistiques...). Représenter certains jeunes presque exclusivement à travers ce prisme charrie tout un imaginaire colonial. Le colonialisme a utilisé « les activités sportives comme moyen d'assurer la paix sociale, comme des disciplines aptes à contrôler la violence des dominés »⁶. D'une certaine manière, un continuum s'opère de nos jours, comme si ces jeunes ne pouvaient s'accomplir qu'à travers la maîtrise de leurs corps. « « Les corps « sportivisés » de ces jeunes hommes renforcent les stéréotypes sociaux, genrés et raciaux dont ils font l'objet, puisqu'ils sont ajustés aux représentations dominantes : les « jeunes des quartiers » seraient musclés, bagarreurs, agressifs et violents par nature »⁷.

⁶ <http://www.ajp.be/telechargements/diversite/imagejeunes.pdf>

⁷ <https://journals.openedition.org/jda/4208>



Peterbos : une zone de non-droit à Bruxelles ?

Qu'allons-nous analyser ?

Un extrait de l'émission télévisée « C'est pas tous les jours dimanche » diffusée le 29/04/2018 sur RTL TVI

Durée : 3min30

Titre : Peterbos : une zone de non-droit à Bruxelles ?

L'émission est présentée de cette manière : « Le dimanche, Christophe Deborsu décrypte l'actualité brûlante avec ses chroniqueurs Emmanuelle Praet, Christophe Giltay, Michel Henrion et Alain Raviart. Au programme : débats animés, sujets polémiques, témoignages poignants, séquences originales. »

PARTIE 1

1



2



3



4



5



« Bienvenus au Peterbos à Anderlecht entre la vingtaine d'immeubles qui composent le complexe. »

« Alors, question aux habitants : qui est responsable des incidents des derniers jours ? La commune ou la police, bleu. Les jeunes, jaune ! »



Qu'est-ce qui est dit ?

Le journaliste nous explique qu'il va proposer aux habitants du quartier de décider qui de la police ou des jeunes est responsable des incidents survenus récemment dans le quartier du Peterbos. Pour répondre à cette question, les habitant.e.s pourront choisir une balle bleue ou jaune.



Comment est-ce figuré ?

Un titre « Peterbos : une zone de non-droit à Bruxelles ? » est incrusté dans l'image tout au long du reportage. Le premier plan est un mouvement panoramique qui débute sur une barre d'immeubles pour finir sur un plan large du journaliste, face caméra, qui introduit le reportage. A côté de lui, une roulotte contient d'un côté des boules bleues et de l'autre des boules jaunes qui permettront aux habitant.e.s de répondre à la question posée. La séquence se termine avec le journaliste qui part à la rencontre des habitant.e.s du quartier en poussant la roulotte.



Qu'est-ce que cela raconte ?

La question « Peterbos : une zone de non-droit à Bruxelles ? » incrustée en permanence en bas de l'écran laisse peu de place à d'autres interprétations et construit d'emblée une image criminalisante de ce quartier. Le terme « zone de non-droit » signifie une zone où le droit ne s'applique pas. Cette expression est désormais installée dans le langage journalistique pour parler de quartiers dits « difficiles ». Ce terme participe à reléguer certains quartiers (et les populations qui y vivent) hors de la société. Les quartiers populaires sont alors représentés comme un territoire où les valeurs et les normes de ses habitant.e.s sont différentes et contraires à celle du reste de la société.

Par une mise en scène qui utilise les procédés du divertissement et de la télé-réalité, le journaliste place le spectateur en position de consommateur de programmes de divertissement. L'enjeu n'est pas d'aiguiser son esprit critique mais de le positionner comme l'arbitre d'un jeu dont il n'est pas partie prenante. Nous pourrions qualifier cette démarche d'infotainment.

PARTIE2

1



« - Pour être franc, on va dire 50-50 !
- c'est les jeunes et la police ?
- plus d'un côté.
- c'est-à-dire ?
- Parce que s'ils ne venaient pas nous contrôler à tort et à travers pour un rien, il n'y aurait pas tout ça. »

2



« - La police provoque ou c'est les jeunes ?
- C'est plus les jeunes qui n'ont pas de tenue, d'éducation et tout ça ! »

3



« - Une fois, je me suis fait contrôler. Je n'avais pas ma carte d'identité mais j'étais à 200m de chez moi. J'habite ici dans le Peterbos. Je lui dis cash, moi j'ouvre ma porte, si tu veux tu tiens ma main, tu me mets une menotte, je te donne ma carte d'identité et tout, tu me contrôles. Il m'a amené au commissariat et ne m'a pas rendu mes clés. »



Qu'est-ce qui est dit ?

Deux jeunes du quartier sont interrogés. Le premier explique que les torts sont partagés et livre une expérience personnelle liée à la police. La deuxième personne interviewée, quant à elle, estime que ce sont les jeunes qui sont responsables car ils manquent d'éducation.



Comment est-ce figuré ?

Le jeune homme a le visage flouté. Le journaliste apparaît à l'avant-plan sur un tiers de l'image. La jeune femme parle à visage découvert. Son visage est visible sur un tiers de l'image, l'amorce du journaliste en avant-plan remplit le reste de l'image. En fond, nous entendons une musique rythmée qui évoque un film d'action.⁸



Qu'est-ce que cela raconte ?

En choisissant au montage deux personnes qui ont un avis opposé, le journaliste prétend à la neutralité. Il propose aux spectateur.ice.s de juger suivant les faits qui lui sont rapportés. Pourtant, les choix de mise en scène ne sont pas neutres. La première personne est anonymisée (son visage est flouté et partiellement caché par sa capuche) alors que la deuxième personne, elle, témoigne à visage découvert, ce qui leur procure des statuts différents et participe à délégitimer la parole du premier intervenant. On pourrait se demander « pourquoi il n'assume pas ses paroles, contrairement à la personne qui a un point de vue opposé au sien ? ». Pourtant son intervention repose sur des faits vécus qui auraient pu être explicités et développés s'il en avait eu le temps. Il partage une expérience personnelle douloureuse et violente qui n'est pas prise au sérieux à cause du dispositif mis en place et du peu de temps qui lui est accordé pour s'exprimer. La deuxième personne, une jeune femme, nous livre une réponse péremptoire qui ne repose sur rien et qui n'est validée que par la puissance des préjugés. En effet, le fait que les parents issus des milieux populaires seraient démissionnaires et incapables d'éduquer leurs enfants est encore un préjugé très présent.

⁸ Traduction française : Tu braques ou tu raques - film britannico-américain réalisé par Guy Ritchie, sorti en 2000

PARTIE 3

1



2



3



« - Vous habitez ici ?
- Oui
- Comment ça se passe ? Vous vous sentez...
- C'est plutôt calme normalement. C'est tranquille ! »

« - On est dans un endroit qui est abandonné, délaissé. On n'est rien du tout.
On est dans des immeubles qui sont très très anciens, qui ont 40 ans et plus. Il n'y a pas d'ascenseurs, à l'intérieur des égouts donnent l'odeur. On en a marre !
- Vous nous montrez ?
- Oui je peux te montrer ! »



Qu'est-ce qui est dit ?

Deux autres habitants, plus âgés, sont interrogés sur la situation du quartier. Le premier répond très brièvement que tout se passe généralement bien. Le second est décrit une situation d'insalubrité. Le journaliste lui propose de nous montrer cela. Il accepte.



Comment est-ce figuré ?

Même dispositif que pour les jeunes dans la première interview. Le journaliste en avant-plan tend son micro à un habitant du quartier qui passait par là. Le journaliste apparaît sur une grande partie de l'image. La deuxième interview commence en plan taille avec le journaliste et la personne interviewée dont le visage est masqué. Dans un deuxième temps, la caméra recadre en plan épaule et le visage est toujours masqué. La bande sonore est toujours bien présente.



Qu'est-ce que cela raconte ?

Comme dans l'interview précédente, deux avis différents nous sont exposés. Le micro-trottoir donne une apparence d'objectivité puisqu'il propose ce qui semble être une diversité de points de vue qui serait représentative de l'opinion du quartier.

Le journaliste est manifestement satisfait des réponses obtenues par le procédé du jeu. Il quitte donc le jeu pour entrer dans l'investigation et proposer aux spectateurs une immersion dans la vie des habitant.e.s du quartier. La question « Peterbos : une zone de non-droit à Bruxelles ? » est toujours présente sur l'écran. Il s'agit donc encore d'y répondre.

PARTIE 4

1



2



3



4



« - Vous ne rentrez pas chez moi ici !
- On suit Monsieur.
- Vous avez un mandat de perquisition ?
- Absolument pas mais on suit Monsieur qui nous accueille chez lui ! »

« - Si ça se passe mal...
- Ne vous inquiétez pas, ça va aller ! »



Qu'est-ce qui est dit ?

Un autre habitant s'oppose à ce que l'équipe de tournage entre dans l'immeuble demandant s'ils ont un mandat de perquisition. Le journaliste répond qu'il suit son hôte. S'en suit une menace balayée par le journaliste qui rétorque que tout ira bien.



Comment est-ce figuré ?

Ces images sont filmées caméra à l'épaule. Sur la première image de cette séquence, on voit le bras du journaliste qui ouvre la porte en avant-plan et une personne face à lui qui veut l'empêcher d'entrer. Le ton de sa voix laisse imaginer qu'il est peut-être sous influence. Le cadre reste sur le corps de la personne qui empêche l'équipe d'entrer. Finalement, au plan suivant, le journaliste est à l'intérieur. On entend la personne le menacer hors-champ.



Qu'est-ce que cela raconte ?

Cette séquence filmée sur le vif, caméra à l'épaule, lui confère un côté spectaculaire. Tel un reporter de guerre (nous nous trouvons dans une potentielle zone de non-droit), le journaliste risque son intégrité physique pour nous informer. Notons que le même type de situation pourrait survenir si une équipe de tournage débarquait sans prévenir dans les locaux d'une multinationale ou de n'importe quelle autre propriété privée. Mais s'en arrogerait-elle le droit ?

Cette séquence suscite une réaction émotionnelle chez le/la spectateur.rice embarqué.e dans l'action qui va déduire que l'on tente de lui cacher quelque chose. La réaction agressive de l'habitant illustre la défiance des habitant.e.s des quartiers populaires envers les médias. Défiance compréhensible au vu de la succession de reportages sensationnalistes sur les quartiers populaires. Mais peut-être faut-il interroger non pas le rapport des habitant.e.s aux médias, mais celui des journalistes aux quartiers populaires ?

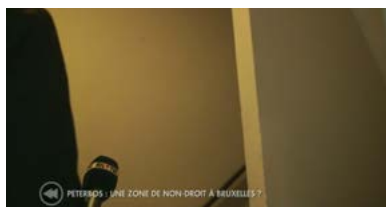
PARTIE 5

1



« - Cet ascenseur-là ne fonctionne pas depuis 2 ans.
- L'ascenseur depuis deux ans...
- ça ne fonctionne pas, il n'y a rien.
Cet ascenseur, il se bloque. Ça veut dire qu'on a peur d'être là. »

2



« - On va monter avec vous. C'est vrai que l'escalier n'est pas très accueillant, il faut le reconnaître.
- et ça pue ! »

3



« - On est à 5 dans un appartement et ma femme, elle est enceinte.
- Et il y a combien de chambres ?
- On a deux chambres.
- Combien ça coûte le loyer ?
- Le loyer, je paye 360 euros.
- Et vous avez combien au chômage ?
- 1100. »

4



« Merci de me faire entrer chez vous ! »



Qu'est-ce qui est dit ?

Le dialogue entre le journaliste et l'habitant confirme que les lieux sont en mauvais état et que l'habitant vit dans une certaine insalubrité.



Comment est-ce figuré ?

Le personnage que l'on suit a toujours le visage flouté. On le filme d'abord devant l'ascenseur, puis dans une cage d'escalier étroite et sombre. On s'arrête sur le palier devant sa porte le temps de lui poser quelques questions sur ses revenus. Les coupures dans l'interview sont assumées, les sautes d'images sont visibles.



Qu'est-ce que cela raconte ?

Cette séquence sert à montrer les mauvaises conditions de vie des habitants du Peterbos. Ici c'est le journaliste le personnage principal, il a endossé le rôle de guide en immersion. On a l'impression d'assister à un interrogatoire, avec des questions brèves, directes et très intrusives pourtant posées à la va-vite dans un couloir.

PARTIE 6

1



« - Là, ça va !
- C'est nous qu'on a fait ça ! »

2



« Là, les deux enfants, ils
sont là ! »

3



« - Et ça, c'est mon troisième enfant,
il dort là, avec nous. Il a 8 ans.
- Et ce n'est pas pratique ?
- oui ! »

4



« - Vous avez envie de partir d'ici ?
- Bien sûr !
- Pourquoi ?
- Parce que l'appartement il est trop
petit.
- Trop petit.
- Dehors, il y avait des problèmes,
toujours la police, toujours la
police ! »



Qu'est-ce qui est dit ?

On assiste à une description pièce par pièce de l'appartement. Le journaliste leur demande s'ils désirent quitter le quartier. La réponse est affirmative à cause du manque de place et de l'insalubrité de l'appartement, mais aussi à cause des problèmes du quartier et de la police.



Comment est-ce figuré ?

On suit notre hôte à travers les différentes pièces de l'appartement, caméra à l'épaule. Il est interrogé dans sa chambre et la séquence se termine par un plan depuis sa fenêtre qui montre une voiture de police qui circule.



Qu'est-ce que cela raconte ?

Tout d'abord, nous pouvons légitimement nous demander si l'habitant a conscience de partager son intimité et celle de sa famille avec des milliers de personnes. En effet, nous ne sommes pas égaux face à un journaliste accompagné par son équipe et une caméra. Un rapport de force peut s'instaurer lors d'une interview entre une personne rompue à ces situations et une personne « profane ». Ce type de dispositif peut être intimidant et déstabilisant même si cela peut ressembler à une banale conversation. Ces 3 séquences ont permis démontrer que le quartier du Peterbos est bel et bien délaissé.

PARTIE 7

1



2



3



4



« Pour le reste, nous avons rencontré de très nombreux jeunes. Beaucoup se plaignent de la police mais la plupart le font anonymement de peur nous dit-on de représailles. »

« - Pour moi, c'est la police qui provoque puisqu'ils en abusent parce qu'ils savent qu'ils ont de l'autorité, donc ils en abusent. Ils viennent, ils contrôlent et ils disaient que c'est administratif alors que vous êtes arrêtés et ils vous mettent au cachot jusqu'à 22h, 23h.

- Ça vous est arrivé aussi ça, d'être au cachot ?

- Oui, ça m'est déjà arrivé.

- D'être au cachot ?

- Oui.

- Et qu'est ce qui se passe quand vous allez au cachot ?

- Ben t'es au cachot, t'es dans une cellule et quand tu demandes quelque chose, ils ne te le donnent pas direct et ils jouent avec tes pieds. Par exemple, quand tu sonnes et que tu demandes si tu peux avoir un verre d'eau, ben tu dois harceler, leur faire chier pour avoir ton verre d'eau sinon tu ne l'auras jamais.

- Quand vous revenez d'une expérience comme celle-là, vous ressentez quoi ?

- Vous avez une haine, un peu contre la police. »



Qu'est-ce qui est dit ?

Le journaliste introduit cette dernière séquence en précisant que les nombreux jeunes rencontrés se plaignent de la police mais le font anonymement de peur de représailles. S'en suit une interview anonyme d'un jeune qui explique que la police provoque et abuse de son autorité.



Comment est-ce figuré ?

Le journaliste introduit la séquence face caméra avec le quartier derrière lui. Elle se poursuit avec l'interview d'un jeune garçon. Afin de garantir son anonymat, le cadreur ne filme que les jambes et les baskets du jeune homme en plongée, puis ses mains et sa taille. La musique de fond (du film Snatch) a repris à la fin de la séquence précédente.



Qu'est-ce que cela raconte ?

Cette dernière séquence met en lumière l'expérience partagée par les jeunes du quartier face à une police décrite comme abusive. Que retenir de ces séquences ? Quelles conclusions en tirer ? On reste sur un constat qui, sans analyse, n'a pas d'intérêt si ce n'est donner une image misérabiliste et univoque des quartiers populaires. Pourtant on aurait pu s'emparer de cette occasion pour s'interroger : Pourquoi certains jeunes ont-ils si souvent affaire à la police dans des circonstances violentes ? Pourquoi certaines populations vivent dans la précarité ? Existe-t-il un lien entre pauvreté et criminalité ? Pourquoi existe-t-il de fortes inégalités entre les différentes communes bruxelloises ? etc.

FLOUTAGE

Le recours au floutage peut être utilisé pour protéger le droit des victimes, leur vie privée ou garantir le respect de la présomption d'innocence. Il est très courant que les personnes interviewées souhaitent garder l'anonymat (par exemple, lors d'un témoignage sur un cas de violences policières). Les journalistes recourent donc souvent à ce procédé surtout quand iels disposent de peu de temps pour construire une relation de confiance avec la ou les personnes filmées.

Toutefois, l'anonymisation reste un choix journalistique qui participe à l'invisibilisation et à la criminalisation de certaines personnes floutées. C'est un choix de mise en scène qui caractérise et cantonne la personne filmée dans un certain rôle. Si une personne interviewée ne souhaite pas apparaître à l'écran, un travail de terrain patient et proche des gens permet généralement de trouver d'autres personnes prêtes à témoigner à visage découvert. Ensuite, nombreuses sont les solutions à disposition des journalistes pour anonymiser les personnes sans avoir recours au floutage. Par exemple : favoriser le témoignage hors-champ, utiliser des images de contextualisation sur les propos enregistrés de manière asynchrone...

Le floutage (du visage) renvoie la personne filmée aux quelques détails qui restent à l'image tels que ses vêtements, son environnement. En supprimant les expressions de la personne filmée et en ne laissant les spectateurices qu'avec une cagoule noire, un blouson noir, devant un hall d'immeuble comme éléments de contextualisation au récit (comme c'est le cas dans la plupart des extraits analysés), le floutage fait de ce jeune une personne douteuse et sans visage à laquelle il sera plus difficile de s'identifier. L'absence de visage participe donc à la déshumanisation de la personne filmée et vient mystifier ce qui reste inconnu aux yeux des spectateurices, ajoutant une charge mystérieuse ou douteuse à l'image (et donc à la personne).



La cité du mâle

Qu'allons-nous analyser ?

7 extraits du film « La cité du mâle », documentaire de 52 minutes réalisé par Cathy Sanchez en 2010, diffusé sur ARTE le 29/09/2010

Contexte :

« La cité du mâle » est présenté comme « un document inédit sur les violences faites aux femmes à Vitry-sur-Seine » où une jeune fille de 17 ans, Sohane Benziane, a été assassinée par son petit ami en 2002.

Le film est d'abord déprogrammé par ARTE suite à des désaccords avec Nabila Laïb, journaliste-fixeuse engagée par Doc en Stock (qui a produit le film) pour qu'elle facilite les contacts avec les jeunes de la cité Balzac.

Selon la société de production, le film a été déprogrammé car Nabila Laïb aurait fait état de menaces à son encontre (été menacée). La journaliste affirme, quant à elle, qu'il s'agissait d'un « désaccord éditorial » car elle estime que « la cité du mâle » est « un reportage instrumentalisé et bidonné ».⁹

ARTE décide finalement de diffuser le film dans une version légèrement remaniée (avec quelques floutages notamment) mais le fond et la structure restent sensiblement les mêmes. « La cité du mâle » est donc diffusé le 29 septembre 2010 sur ARTE dans le cadre d'une soirée « Théma » intitulée « Femmes : pourquoi tant de haine ? » avec un autre documentaire « Quand le rap dérape » (qui revient sur « les dérives sexistes du rap »).

Le film a suscité de très nombreuses polémiques et a été très mal reçu par les habitants de la cité Balzac. Plusieurs personnages du film ont dénoncé des manipulations lors des entretiens, dans le montage et de manière générale, la malhonnêteté de l'équipe de production du film.

Ladji Real, un réalisateur de documentaire, a même commencé une contre-enquête lors de laquelle il découvre notamment une longue série d'erreurs factuelles (relevées également par Libération¹⁰). Une vidéo de présentation de 8 minutes est visionnable sur Internet mais malheureusement, il semblerait que le film (autoproduit) n'ait jamais été finalisé.

«La cité du mâle» nous semble être un exemple emblématique des dérives des médias dans leurs traitements des quartiers populaires (il s'agit d'un film français réalisé en France mais on peut certainement observer des filiations et similitudes entre la manière dont certains quartiers belges sont représentés dans les médias et la façon dont les banlieues françaises sont représentées).

⁹ <https://www.telerama.fr/television/la-cite-du-male-deprogramme-par-arte-nabila-laib-accuse-la-realisatrice-et-le-producteur,59910.php>

¹⁰ https://www.liberation.fr/ecrans/2010/09/29/la-cite-des-lieux-communs_952688/

Extrait 1 : introduction du film

1



2



« Bienvenus sur ARTE. Pendant un mois, vous avez été privés, situation rarissime, de « La cité du mâle », un film tourné dans la région parisienne. En préambule, je vous dois donc cette explication : le 31 août dernier, une jeune femme qui a travaillé sur ce film nous avertit au dernier moment que sa vie et celle des siens pourrait être menacée si le film était diffusé. Nous la croyons sur parole et décidons ARTE et Doc en stock ensemble de sursoir à la programmation de la cité du mâle. Après avoir pris le temps de vérifier, ARTE décide alors de reprogrammer le film. La jeune femme change alors de discours, elle revient sur ses déclarations, nie les menaces, parle de désaccord éditorial et prétend avoir été instrumentalisée. C'est une accusation grave qui pourtant ne repose sur rien. La preuve : aucune suite juridique n'a été engagée et pour cause par nos détracteurs. Et puis, tous les intervenants ont été filmés face caméra. Mieux, ils ont tous donné une autorisation signée de leur main pour utiliser leurs propos. Alors, que faudrait-il de plus ? »



Qu'est-ce qui est dit ?

Le producteur du film, Daniel Leconte, revient sur la polémique autour du documentaire et sur le report de sa diffusion. Il explique que les accusations de la journaliste qui les a mis en contact avec les habitant.e.s ne reposent sur rien.



Comment est-ce figuré ?

On découvre le présentateur sur un fond noir. Le présentateur commence son intervention sur un fond noir. Nous découvrons ensuite qu'il se trouve sur un plateau. Un encart apparaît : « Femmes, pourquoi tant de haines ? ». Ensuite nous apercevons des images du film qui va être diffusé.



Qu'est-ce que cela raconte ?

La démarche éthique de l'équipe de production nous est annoncée par la question qui clôt l'intervention du présentateur : que faudrait-il de plus ? La manière dont cette question est amenée laisse à penser qu'à partir du moment où les personnes qui interviennent dans le film ont signé des autorisations, l'équipe de production peut faire ce qu'elle veut avec les images.

Or c'est oublier que la plupart des personnes interrogées dans ce film se retrouvent pour la première fois devant une caméra. De plus, les interviews ont manifestement été menées de manière à diriger les réponses (selon certain.e.s intervenant.e.s qui ont témoigné après la sortie du film). Ensuite, le rôle et l'impact du montage qui intervient entre la prise d'images et leur diffusion est primordial. Pour finir, le titre et le sujet du film n'avaient pas été annoncés comme l'ont témoigné des protagonistes par après. Le présentateur affirme que les accusations formulées par la journaliste ne reposent sur rien car aucune poursuite judiciaire n'a été engagée, ce qui est un argument fallacieux.

Par ailleurs, que la soirée thématique dédiée aux violences faites aux femmes ne se penche que sur une minorité d'habitant.e.s d'un quartier, sur le rap et sur l'Islam, a de quoi interroger d'emblée sur les intentions des producteurs et réalisateurs.

Extrait 2 : démarrage du film

1



« Vitry-sur-Seine, cité Balzac. C'est ici qu'en 2002, Sohane, 17 ans, est assassinée, aspergée d'essence et brûlée vive par son ex-petit ami dans ce local à poubelle. »

2



3



4



5



6



« Tous les habitants de la cité se sont rassemblés pour l'occasion. Et quand on prononce le prénom de Sohane, la mémoire est toujours à vif. »

7



8



9



« - J'ai une pensée pour elle, j'ai une grosse grosse pensée pour cette jeune fille. Faut pas l'oublier ! Il ne faut pas l'oublier ! C'est un drame qu'on a très très mal vécu. On sera toujours identifiés à ce drame épouvantable.
- Je ne suis pas d'accord.
- Si ! Je suis désolé, tu permets, je m'exprime !
- Pourquoi tu dis ça ? Y'a quoi ici ? Y'a rien !
Je ne sais pas de quoi vous parlez là, vous parlez de Sohane...
- J'ai habité là.
- Et alors ? C'est mon ami. Il a fait 25 ans de prison, c'est bon ! Je te le dis. Bah ouais, vous parlez des gens... Je vais te mettre une gifle dans ta bouche. Evite de parler, de raconter des conneries. Qu'elle crève, qu'elle aille en enfer Sohane !
- Malheureusement, on ne peut rien dire. »



Qu'est-ce qui est dit ?

Le narrateur situe l'action et le contexte du film : Vitry-sur-Seine où une jeune fille, Sohane, a été assassinée par son petit ami. Un rassemblement en hommage à Sohane a lieu et une dame y exprime son émotion. Mais elle est interrompue par un jeune homme qui remet en question ses propos et menace de la gifler. Il termine avec des propos violents envers Sohane. On revient à la dame qui explique qu'on ne peut pas s'exprimer librement dans le quartier.



Comment est-ce figuré ?

On découvre d'abord des plans larges des immeubles d'une cité HLM pris en contre-plongée. Ces images sont accompagnées par une musique et par le commentaire du narrateur. Un plan du bas de ces immeubles est suivi d'une photo de Sohane et d'un plan en travelling du local à poubelle où elle a été assassinée. Les premières images sont en noir et en blanc. Un plan en travelling enchaîne sur l'immeuble où aurait vécu Sohane. La caméra s'immerge ensuite dans une foule (floutée) et s'arrête sur une dame qui s'exprime sur le meurtre de la jeune fille. Elle est interrompue par un jeune garçon. Les deux personnes sont floutées. Les propos du jeune homme sont peu audibles mais ils sont sous-titrés en jaune. Cette altercation qui finit par une phrase prononcée par la dame « Malheureusement, on ne peut plus rien dire » est suivie par deux plans de la destruction du bâtiment où vivait Sohane. Le titre du film apparaît dans un nuage de poussière qui suit l'explosion, accompagné par une musique angoissante.



Qu'est-ce que cela raconte ?

On entre dans le film (et dans le quartier) par un fait dramatique : l'assassinat d'une jeune fille de 17 ans par son petit ami. Pour nous l'expliquer, le narrateur n'hésite pas à entrer dans des détails macabres. Les premières images sont en noir et blanc, probablement pour signifier que ces événements se sont déroulés dans le passé, mais cela renforce l'atmosphère sordide installée dès le départ. Ce qui est accentué plus encore par un incident choquant : l'agression d'une dame qui rend hommage à Sohane par un jeune homme très agressif et menaçant (dont nous ne savons rien de plus). Nous comprenons donc que l'intention de ce documentaire est de partir de ce féminicide pour questionner le problème du sexisme et ses dérives les plus horribles dans les quartiers populaires. Le titre du film est d'ailleurs très éloquent et annonce que ce reportage va territorialiser la question des violences sexistes. Cette introduction et ce titre laissent peu de place à l'interprétation ou à l'interrogation, le point de vue du/de la spectateur.ice est d'emblée dirigé. D'autant plus, qu'il valide un préjugé déjà très véhiculé dans les médias : les jeunes des quartiers populaires sont très violents et sexistes.

10



11



12



13



Extrait 3 : 1ère apparition d'Okito

1



« Après plus d'un mois d'approche, nous entrons en contact avec Okito. Ce jeune homme, à peine majeur, habite la cité Barbusse, un des quartiers les plus chauds de Vitry. »

2



« - Ça va Mamadou, et man ça va ou quoi ? »

3



4



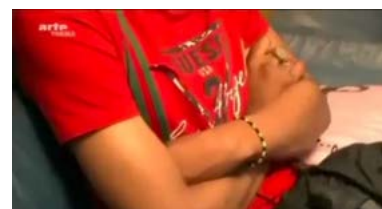
5



6



7



« - Est ce que tu te souviens de l'affaire de Sohane ?
- C'est la meuf qui s'est fait tuer dans une poubelle, un truc comme ça ? Mais c'était un accident à ce qu'il paraît. Je vais vous dire très honnêtement, je m'en fichais, parce que je ne la connaissais pas la personne. Je ne savais même pas c'était qui. Elle est morte, tant pis ! Tout le monde meurt un jour ou l'autre. C'est ma devise, peut-être pas les autres, c'est ma devise. J'avoue, je suis un PD avec ce que je dis là. Mais, non franchement, ça ne m'a rien fait. »

10



« Etonnant que l'histoire de Sohane soit à Vitry autant banalisée. Mais pourquoi ? Pour Okito, il y a différents types de filles. »

11



« - Il y a les filles bien, des chiennes, excusez-moi le mot mais, des chiennes, des putes.

Les filles bien, c'est des filles qui se respectent, par exemple, qui sortent avec un gars, qui ne le trompent pas, qui ne font pas des trucs chelous.

Et une vraie pute, pour moi, c'est une chienne. Comment dire, parce qu'il y en a beaucoup maintenant.

C'est une chienne, voilà. Elle baise avec un autre, par exemple avec un gars. Elle fait semblant qu'on est ensemble et au bout de deux jours, elle préfère sortir, baiser avec un autre, par exemple vider les couilles de quelqu'un d'autre et après elle change en fait, un tel, un tel.

- T'as déjà eu une histoire avec une pute comme tu dis ou pas ?

- Du genre je suis sorti avec elle, je ne savais même pas que c'était une pute. C'est les gens qui me disaient mais moi je ne croyais pas. Puis je crois que c'était une meuf bien, je parlais spécial avec elle, on se tapait de bons délires, pas de problèmes et tout. Elle ne cassait pas les couilles. Après, j'ai entendu par un pote à moi qu'elle sortait avec un autre mec. J'ai fait « quoi ? ». Je lui ai mis deux grosses gifles de cowboy. Après je lui ai dit « ok, sale pute ». Je me suis barré. »

13



Qu'est-ce qui est dit ?

On découvre Okito, un des protagonistes du film. La première question qui lui est posée concerne l'assassinat de Sohane. Ensuite, Okito décrit les différents types de femmes qui existent selon lui.



Comment est-ce figuré ?

La séquence commence par des plans d'Okito qui marche accompagné par deux amis (floutés), on le voit saluer un autre jeune homme avant d'entrer dans un bâtiment. La voix off introduit brièvement ce personnage. On le découvre ensuite en interview chez lui par un plan serré sur son visage. La première question que lui pose la réalisatrice concerne l'assassinat de Sohane. Après sa réponse, on serre plus encore sur ses yeux. Le commentateur intervient après cette première réponse sur un plan serré d'Okito qui rit. Durant toute l'interview, le cadreur alterne des plans serrés sur son visage et des plans plus larges où on le découvre assis dans un fauteuil en cuir, dans un salon.



Qu'est-ce que cela raconte ?

Okito représente l'archétype du jeune de « quartier » violent et misogynne. Les coupes dans son interview nous permettent de comprendre qu'il ne s'agit que d'une partie de l'interview. Les questions posées le poussent à développer ses propos les plus caricaturaux qui ne nous apprennent rien sur lui, si ce n'est qu'il est indifférent à la mort de Sohane et qu'il n'hésite pas à avoir des comportements très violents à l'égard des femmes. Cette impression est renforcée par le fait qu'on le voit rire juste après avoir tenu des propos durs sur la mort de Sohane.

Nous ne remettons pas en question le fait que ce jeune homme a bel et bien prononcé ces mots mais la manière dont l'interview a été menée laisse à penser que la réalisatrice avait un scénario écrit à l'avance et avait besoin de personnages qui appuient son point de vue sur la situation.

Avec la phrase « Etonnant que l'histoire de Sohane soit à Vitry autant banalisée. Mais pourquoi ? Pour Okito, il existe plusieurs types de femmes », la narrateur lie les propos d'Okito à l'ensemble du quartier.

Extrait 4 : présentation d'Okito et de sa famille

PARTIE 1

1



2



3



4



« Okito vit depuis 10 ans dans la cité Barbus. Comme beaucoup de ses copains, ses parents ont divorcé. Son père est parti et depuis, ils ne se voient que deux fois par an. »

« Du coup, sa mère Nicole élève seule ses 5 enfants. »

5



6



7



8



9



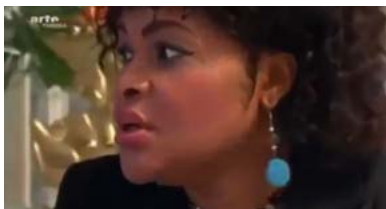
« Okito est l'ainé. Et pour elle, c'est clair, même s'il n'a que 18 ans, le chef de famille, c'est lui. »

« - Moi, je suis toute seule, s'ils n'avaient pas peur de l'ainé, ça allait être une catastrophe Pourquoi ?
- Pourquoi ? Parce qu'il est là en train de m'épauler aussi, parce que les enfants sinon après ils font n'importe quoi, ils n'écoutent pas. Ils n'écoutent pas, après, c'est des problèmes. »

« - Et quand il les tape, vous dites quoi ? »

« - Je lui dis d'arrêter. Faut pas le taper.
- Si je ne le fais pas, qui le fera ? Ils ne savent pas eux, ce qu'il se passe dehors, c'est des connes eux (elles), à la base pour moi. Pour moi, c'est des connes mais en fait c'est mes petites sœurs. Je suis strict avec elles parce que dans ma tête, je me dis que, si je ne suis pas strict avec eux (elles), si ça trouve elles feront n'importe quoi. »

10



« Et je serai même au courant. Et un jour ou l'autre, je vais l'apprendre comme ça. Qu'on les prenne pour des putes »

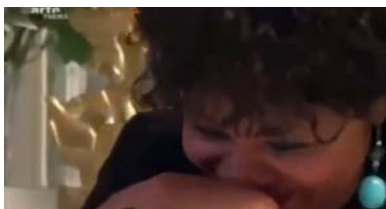
11



12



13



Qu'est-ce qui est dit ?

On explique la situation familiale d'Okito : parents divorcés, père absent, aîné d'une famille de 5 enfants. Il épaula sa mère et a endossé le rôle de « chef de famille ». Il est interrogé avec sa mère à ce sujet et explique qu'il n'hésite pas à recourir à la violence pour discipliner ses sœurs.



Comment est-ce figuré ?

Après un premier plan d'un immeuble en contre-plongée, nous pouvons voir Okito devant l'entrée de ce bâtiment accompagné par deux amis qui « traînent » devant l'entrée. Un commentaire qui donne des informations supplémentaires sur Okito accompagne ces images. Nous nous retrouvons ensuite chez lui, autour d'une table où se déroulera le reste de l'entretien. Après un plan où sa mère lui sert du thé, on alterne les plans serrés sur lui et sa mère. La séquence se termine avec un plan serré de sa mère qui rit aux propos de son fils.



Qu'est-ce que cela raconte ?

On continue à dépendre un portrait violent d'Okito. C'est lui le maître chez lui. D'ailleurs, les premières images où c'est sa mère qui lui serre à boire sur un plateau renforce cette impression. Sa mère semble lui avoir délégué le rôle de père de famille. Le rire de sa maman à la fin de cette séquence donne l'impression qu'elle ne contrôle pas la situation et surtout qu'elle prend à la légère les propos de son fils. Dans la contre-enquête réalisée peu de temps après la diffusion de ce film, la mère d'Okito soutient pourtant qu'elle ne riait pas à cette phrase, mais à un tout autre moment. Ce qui est plausible vu des coupes dans l'interview. Ici c'est le montage qui lie le rire aux propos d'Okito. Cette scène permet de renforcer un préjugé courant qui consiste à faire croire que les familles des quartiers populaires sont dysfonctionnelles. Finalement, on commence à deviner deux responsables : les jeunes dépeints comme des sociopathes sexistes, les parents démissionnaires et tout aussi sexistes que leurs enfants.

PARTIE 1

1



« D'accord ou pas, Okito veille au grain. »

2



3



« Il surveille les horaires de ses frères et sœurs et leurs fréquentations. Si sa sœur a un petit copain, si elle couche, elle aura mauvaise réputation. Et c'est alors l'honneur de toute la famille qui sera souillé. »

4



5



6



7



8



« - Si jamais, j'apprends que quelqu'un a trouvé ma sœur... heureusement, ça n'est jamais arrivé. A part si elle est grande, elle a un taf, un job, alors ouais, je sais qu'elle ne sera pas une conne comme toutes les meufs qu'on voit partout. Je sais que ce ne sera pas une conne. Mais si par exemple elle a seize piges, elle s'est déjà fait trouver et j'apprends d'autres choses encore pires, ça sur la vie de ma mère, je lui fais une dinguerie de fou, de fou malade. Je vais tellement faire une dinguerie que je ne me reconnaitrai même pas. »

« Genre, lui défigurer son portrait, je sais que je vais me défouler à fond par ce que ça va me faire du bien de me défouler. Et je vais tellement la frapper qu'après, je ne vais même pas la reconnaître. Après, je ne vais pas me reconnaître moi-même. »

9



10



11



« J'ai déjà fait une fois ça à ma sœur parce qu'elle était rentrée archi tard. Et je n'ai pas aimé ce que je lui ai fait avec mon petit frère.
- Vous avez fait quoi ?
- On l'a mise en sang. On l'a saignée.
- Ça veut dire quoi la saigner ?
- Elle a pissé le sang quoi ! Vraiment pissé le sang. Mais ça a servi au final parce qu'après elle était calme pendant deux, trois semaines. »



Qu'est-ce qui est dit ?

On revient au portrait d'Okito où l'on se focalise sur sa relation violente avec sa sœur.



Comment est-ce figuré ?

Cette partie débute par trois plans différents d'Okito qui pose devant un mur décoré par une fresque, le tout accompagné par de la musique. Ensuite, on le suit dans un parking où il finit par s'asseoir sur un banc. Un commentaire qui décrit ses pensées et ses actes accompagne ces images. On retrouve ensuite Okito en interview dans le fauteuil en cuir de son salon. Durant la majeure partie de l'entretien, on reste en plan serré sur son visage à l'exception d'un plan serré sur sa main baguée.



Qu'est-ce que cela raconte ?

Cette séquence renforce le caractère violent et viriliste d'Okito de plusieurs manières. D'abord, les questions posées qui le poussent à développer encore plus son discours violent. Ensuite, au début de cet extrait, on le fait poser contre le mur presque à la manière d'un cow-boy dans un western, ce qui est accentué par le plan serré sur ses yeux et par le choix de la musique. Ensuite on le voit déambuler dans le parking et regarder autour de lui. Cette mise en scène accompagnée du commentaire qui explique qu'il « veille au grain » transforme Okito en guetteur à l'affût. Durant l'entretien, au moment où l'on aborde le fait qu'il risque de défigurer sa sœur si « elle se comporte mal », on filme de près sa main baguée. Ce choix de montage crée un lien entre les paroles d'Okito et sa main qui devient une potentielle arme. Sans nier la violence des propos d'Okito, ni qu'il les a bel et bien prononcés et qu'il en est donc responsable, les choix de réalisation (le questions posées, le montage, etc.) mettent en scène un personnage dont le seul but est de servir la démonstration du film.

Extrait 5 : portrait d'Hymelle et Mélissa

1



2



3



4



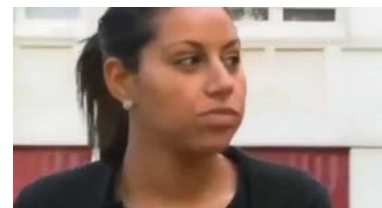
« Hymelle et Mélissa ont 20 ans. La cité, elles connaissent par cœur, elles y sont nées. Basket, jean large et sweat, elles s'habillent « à la bonhomme » comme on dit, pour avoir la paix. Comme la plupart des filles, Hymelle et Mélissa réussissent mieux à l'école que les garçons. Toutes deux sont d'ailleurs diplômées et travaillent. Bref, dans la cité, elles semblent plutôt émancipées. »

« Mais écoutez leurs réactions quand on leur parle de ces hommes qui lèvent la main sur les femmes : »

5



6



7



« - Je suis d'accord. Une petite claque, ça ne fait jamais de mal à personne.
- Ça commence par une petite claque et après ça finit par des patates ?
- Non mais je suis d'accord. Mais une petite claque histoire de te réveiller ! Excuse-moi !
- Oui mais pas des claques comme ça, gratuitement ! Je ne suis pas son punching ball.
- Je ne dis pas de cogner. C'est pas vrai, je ne dis pas faut cogner, faut taper. Moi, je dis une claque, ça réveille, ça ne fait pas de mal. C'est tout !
- Et toi, t'aimerais bien te manger une claque par ton mec ?
- Non ! mais si je fais un truc d'ouf, je suis désolé, et que je mérite une claque, ben vas-y, mets la moi.
- Là, tu dis ça là. Mais s'il te met une claque, tu vas lui mettre une saig ? Ça sert à quoi ? C'est mieux la communication.
- Non, je suis tout à fait d'accord. Oh là là là là ! »

ANALYSE N°3

La cité du mâle

8



9



10



11



« Sur la question des violences faites aux femmes, les copines ne sont pas sur la même longueur d'onde. »



12



13



14



15



« Mais quand on aborde avec elles l'histoire de Sohane, brûlée dans une cave, le son de cloche n'est étrangement pas si éloigné de celui des garçons de la cité. »



16



17



18



19



19



« Hymelle et Mélissa, sans même en avoir conscience, semblent avoir parfaitement intégré les lois machistes du quartier. Une fille bien, ça rase les murs, une fille bien, ça ne regarde pas les hommes dans les yeux et une fille bien, ça se marie dans la tradition... »



Qu'est-ce qui est dit ?

Le narrateur nous présente deux nouvelles protagonistes, Hymelle et Mélissa, 20 ans. Très brièvement, on apprend qu'elles vivent depuis toujours à la cité et qu'elles s'habillent « comme des hommes » pour avoir la paix. Elles sont diplômées, travaillent et sont donc « émancipées ». Leur interview porte sur les relations entre les femmes et les hommes.



Comment est-ce figuré ?

On découvre Hymelle et Mélissa pendant qu'elles marchent dans le quartier et une voix off les présente. Ensuite, on les retrouve en interview ensemble, assises sur un banc. Les nombreux plans de coupe sont assumés. Pour évoquer Sohane, la réalisatrice quitte le cadre de l'interview et revient aux images d'archive du local à poubelle où a été assassinée la jeune fille avec sa photo qui apparaît en fondu sur l'image des poubelles. Une voix off fait le lien entre ces images et l'interview des deux amies. Ensuite on revient à l'interview pour finir sur des plans des jeunes filles quittant les lieux.



Qu'est-ce que cela raconte ?

La réalisatrice, après avoir enchaîné plusieurs séquences avec des jeunes hommes aux propos machistes et choquants, donne ici la parole à des filles du quartier. Mais leur point de vue ne diffère pas de celui des hommes. En effet, elles tiennent des propos très durs à l'encontre des filles qui adoptent certains comportements jugés provoquants. La réalisatrice établit un lien entre les propos des jeunes filles et le meurtre de Sohane en associant des plans serrés des jeunes filles pensives à la photo de Sohane. Ce qui donne l'impression qu'elles n'éprouvent aucune empathie à l'égard de Sohane et qu'elles estiment qu'elle a mérité son sort. Or les jeunes filles affirment catégoriquement que la réalisatrice n'a jamais abordé cette affaire pendant l'interview ou les tournages. C'est plausible, le nom de Sohane n'a en effet pas été prononcé durant l'entretien. Soulignons aussi que Sohane est perpétuellement montrée accolée au local poubelle et est ainsi réduite à son meurtre. Le but est manifestement de démontrer que le sexisme est tellement présent dans le quartier que même les femmes « émancipées » (selon les critères du narrateur) tiennent des discours très violents à l'encontre des femmes et seraient même complices de ces violences. Enfin, l'utilisation de l'expression « les lois machistes du quartier » montre encore la volonté de localiser le sexisme à certains endroits comme si le patriarcat ne se manifestait pas ailleurs, comme s'il était le propre de certaines cultures ou classes sociales.

Extrait 6 : portrait d'Alexandre

1



2



3



«- Hymelle !
- Ça va bien ?
- Hymelle ... la sœur de Soufiane.
- T'as ?
- Arrête !
- Hé Mélissa, viens, viens. Ils t'appellent là.
- Hé Mélissa !
- Salut !
- Viens, viens. Ils t'appellent.
- Hé Hymelle, viens là, viens là, viens là ! »

4



5



6



7



8



« - Lui niquer sa mère la pute, s'il ne descend pas !
- Ooh, tu as entendu ?
- Ta gueule !
- Wroooo (cri) »

« Alexandre a 22 ans. Ce jeune homme vient d'une famille athée.
- Sbr, cousin SbR ! »

9



10



11



12



13



« Mais pour faire comme les autres, Alexandre se revendique musulman, même si son islam semble guidé par ses propres fantasmes. »



Qu'est-ce qui est dit ?

On interviewe Alexandre. On apprend qu'il a 22 ans, est issu d'une famille athée et s'est converti à l'islam pour faire comme les autres. Durant son interview, il parle surtout de la femme qu'il espère rencontrer. Elle doit être vierge, porter le hijab, respecter la religion, ne pas sortir et ne pas s'intéresser aux autres hommes.



Comment est-ce figuré ?

La séquence commence dans la rue devant un bâtiment de la cité. Alexandre est avec ses amis. Il croise Hymelle et Mélissa et les interpelle, elles continuent leur chemin. Ensuite, nous pouvons voir un jeune homme qui crie des insultes suivi par un plan où Alexandre et ses amis échangent des paroles vulgaires avec une personne qu'on ne voit pas et qui se trouve à l'intérieur de l'immeuble. On suit ensuite Alexandre qui marche et salue les personnes qu'il croise, la voix off commence son portrait. Le reste de l'interview se déroule sur les marches d'un escalier. À nouveau, les coupes dans l'interview semblent nombreuses. Le bruit de la circulation est très audible pendant l'entretien.



Qu'est-ce que cela raconte ?

La rencontre entre Hymelle, Melissa et Alexandre n'est pas imprévue. Alexandre portait déjà un micro (on distingue très bien ce qu'il dit, sa voix est au même niveau que celui des jeunes filles). Cette rencontre a donc été mise en scène dans le but de mettre en images le harcèlement de rue. Elle est suivie par une scène dans laquelle des jeunes hommes du quartier s'insultent à tout va, ce qui accentue à nouveau leur côté violent. Durant l'interview, la réalisatrice insiste sur les femmes qui portent le voile et laisse peu de place à d'autres propos.

Tout cela associé au commentaire du narrateur («Alexandre s'est converti à l'islam pour faire comme les autres») dresse un portrait très peu flatteur du jeune homme et impacte notre perception.

Cette interview pousse le/la spectateur.ice à mettre en lien le sexisme et la violence avec islam.

Cela perpétue ainsi un fantasme rabâché depuis des décennies par des discours qui présentent l'Islam comme un danger pour l'identité nationale.

Le film dans son ensemble est simpliste et renvoie à une lecture polarisée du monde, le plus souvent guidée par les émotions plutôt que par la raison. Il s'agit d'un exercice de rhétorique illustrée. Les protagonistes n'y jouissent d'aucune autonomie, ils servent une démonstration, leur image est fabriquée. À ce titre, nous considérons la « Cité du mâle » comme un film de propagande au service d'un discours fémonationaliste et raciste. Pourtant, il illustre (en les grossissant) des procédés encore très présents dans de nombreuses productions audiovisuelles qui traitent des quartiers populaires.

L'INSTRUMENTALISATION DU COMBAT CONTRE LE SEXISME À DES FINS RACISTES

Encore très souvent, les femmes non blanches et/ou de classe populaire sont représentées comme étant soumises (et invisibles) et/ou hypersexualisées dans les médias tandis que les hommes non blancs seraient machistes et virilistes. Ces représentations médiatiques contemporaines font écho à celles de l'époque coloniale. Le sexisme a été et est toujours utilisé comme le marqueur d'une différence entre la « civilisation occidentale » qui serait émancipée et moderne, et les cultures des peuples colonisés (ou anciennement colonisés) qui seraient arriérés notamment en matière d'égalité femmes-hommes. Présenter le mode de vie et les cultures des peuples colonisés comme archaïques et problématiques permettait de justifier ainsi la colonisation et « la civilisation » qu'elle était censée apporter à ces populations.

Par exemple, la figure de la « femme nord-africaine » (et par extension de la « femme musulmane ») a fait l'objet de nombreux discours dans toute l'Europe. Les femmes étaient décrites comme assujetties à l'Islam et aux hommes de leur entourage, elles étaient présentées comme contraintes de porter le voile et de rester cloîtrées à l'intérieur du foyer ou représentées lascives et attendant sagement dans un harem. La figure de « l'homme nord-africain » (et par extension de l'« homme musulman ») était, quant à elle, caractérisée par la violence et la misogynie. Les hommes et femmes noir.e.s étaient notamment représenté.e.s comme des personnes tellement dominées par leurs sens qu'elles en étaient bestialisées et donc déshumanisées.

« Cette vision de l'homme étranger barbare permet aux hommes blancs de se positionner en sauveur à la fois des femmes étrangères opprimées mais aussi des femmes blanches qu'ils présentent comme potentiellement menacées par cette oppression. Cela a plusieurs conséquences néfastes. La première est de faire des femmes un enjeu de pouvoir entre les hommes et de les mettre en position d'objet (à libérer, à émanciper) au lieu de les voir comme des sujets. La seconde conséquence est la stigmatisation de celles qui portent les signes de la barbarie. »

En plus d'être racistes, ces représentations sont aussi problématiques car elles ne permettent pas de comprendre le système de domination patriarcale qui structure nos sociétés et nous empêchent ainsi de développer des pensées et des outils pour le combattre.

Médiatisation du Peterbos : qu'en pensent les habitants ?

Qu'allons-nous analyser ?

Un reportage diffusé le 30 avril 2018 sur TIPIK et le site de RTBF info
Durée : 5 min 32

VEWS se définit comme tel : « Dans une toute nouvelle approche de l'info, Vews propose des vidéos d'actualité destinées en priorité au web. Elles apportent un regard différent sur l'info avec un ton direct et authentique. L'expérience se prolonge sous la forme d'un JT basé sur les vidéos de la journée qui seront enrichies avec des directs, du décryptage et de la découverte. »

Remarque :

Pour ce reportage, nous avons choisi l'analyse comparative pour s'interroger sur comment et pourquoi une même situation peut être analysée de manière quasi diamétralement opposée. En effet, le dispositif mis en place est très similaire à celui du reportage « Peterbos : une zone de non-droit à Bruxelles ? » mais la réalité qu'il décrit est très différente.

PARTIE 1

1



2



« On va s'intéresser à présent au quartier du Peterbos, à Anderlecht, qui, cette semaine, a fait l'objet d'une attention très vive. Mais les habitants ne se reconnaissent pas forcément dans l'image médiatique qui est véhiculée. Julien Vlassenbroek est parti à leur rencontre. »

3



4



5



« Salut ! Alors, on est aujourd'hui au Peterbos. C'est un quartier d'Anderlecht qui a fait parler de lui ces derniers jours dans l'actualité. Ben nous, on a eu envie de venir parler aux habitants, voir ce qu'était la vie au jour le jour ici dans le quartier. On va essayer tout simplement de mieux comprendre ce que ça veut dire « vivre au Peterbos ». On va voir ce qu'on découvre. »



Qu'est-ce qui est dit ?

On annonce au spectateur.ice qu'on va se rendre dans le quartier du Peterbos suite à l'attention très vive qu'il a suscité les jours précédents. D'emblée l'angle est donné : les habitant.e.s ne se reconnaissent pas dans l'image médiatique. On va donc partir à leur rencontre.



Comment est-ce figuré ?

Le sujet est introduit en plateau TV par une présentatrice d'abord en plan taille puis en plan large. Des éléments graphiques avec des images incrustées donnent un effet plus moderne à cette introduction qui la différencie légèrement d'un journal TV plus « classique ». Un titre apparaît pour insister sur l'angle choisi : *Médiatisation du Peterbos. Qu'en pensent les habitants ?*

Le journaliste sur le terrain introduit le reportage face caméra, il se trouve sur un espace vert, nous apercevons des tours d'habitation en arrière-plan. Une musique lounge accompagne son propos. La séquence est ponctuée brièvement par un panneau graphique qui reprend les codes du média, un fond vert sur une image et le nom du programme : « VEWS ».



Qu'est-ce que cela raconte ?

Les introductions de deux journalistes suggèrent un reportage qui va tenter de comprendre le point de vue des habitant.e.s et le rôle des médias. Nous apercevons des barres d'immeubles au loin mais l'avant-plan est un espace vert. Le choix de l'angle de prise de vue est différent de ce que nous avons vu jusqu'à présent. On sort du lieu commun visuel qui consiste à introduire les quartiers populaires par des panoramiques en contre-plongée des barres d'immeuble (ce qui accentue le côté surplombant de ces immeubles) ou par des infrastructures détériorées. Une musique aussi accompagne les interviews mais elle est plus douce. Le journaliste adopte des codes vestimentaires et des manières de s'exprimer qui pourraient sembler plus proches des personnes dont on parle (les jeunes).

PARTIE 2

1



« Bonjour, je me nomme Georges Picard et j'habite dans ce quartier depuis presque 40 ans maintenant. La convivialité de la cité et du quartier dégénère aussi parce qu'il y a des gens qui viennent, qui ne respectent pas toujours les règlements et il se fait qu'à l'heure actuelle, on sent un malaise général qui se passe. »

2



« Le seul malaise qu'il y a en ce moment, c'est la médiatisation. »

3



4



5



6



« Moi j'ai mon fils, il a 25 ans. Il habite à Molenbeek mais malheureusement, lui-même m'appelle en me disant : voilà papa, c'est quoi ton quartier maintenant, ça devient chaud ?
-Je lui dit malheureusement c'est les médias qui ont grossi le problème. Parce qu'à preuve du contraire, je n'ai vu aucun média venir discuter avec les jeunes, à part toi. Discuter avec les jeunes comme aujourd'hui. »



Qu'est-ce qui est dit ?

Un premier habitant témoigne. Il connaît le quartier depuis presque 40 ans. De son témoignage, on choisit un extrait qui met en avant le fait que la convivialité dégénère et laisse la place à un malaise général. Le second habitant, quant à lui, insiste sur la surmédiatisation des problèmes du quartier.



Comment est-ce figuré ?

L'interview commence en plan large au niveau de la taille où l'on voit le journaliste interroger un habitant. La caméra se rapproche de la personne interrogée en plan poitrine. Elle est présentée par son prénom qui apparaît sur l'écran. En arrière-fond, nous pouvons voir une longue allée verdoyante entourée d'arbres et des maisons au loin. On passe à la seconde interview, mise en contexte par des blocs de texte apparaissant à l'image. On revient ensuite en plan poitrine sur la personne interviewée.



Qu'est-ce que cela raconte ?

Ici aussi, le journaliste choisit de nous montrer deux points de vue différents mais ils sont opposés de manière moins frontale et pourraient même se compléter. Les deux personnes ont plus de temps pour développer leurs propos. Les habitants interviewés ne sont pas floutés et sont présentés par leurs prénoms en bas de l'écran. Lors de la deuxième interview, il y a visiblement eu une discussion tendue avec un jeune du quartier. Cependant, le choix a été fait de ne pas la montrer mais de l'expliquer à l'aide d'un encart texte.

PARTIE 3

1



2



3



« Voilà, on est toujours à la cité du Peterbos et ce que vous voyez derrière moi, c'est tout simplement le plus grand parc de street-workout de la région bruxelloise. Ça permet de s'entraîner, de faire des exercices de musculation. On a déjà vu plusieurs groupes de jeunes venir s'entraîner. On va attendre qu'il y en ait un qui veuille bien nous accueillir parmi eux. On va voir ce que ça donne. »

4



5



6



7



« - Tu habites depuis longtemps ici, toi ?
- Oui, ça fait 20 ans.
- Ben, franchement, je trouve qu'on est bien. On a un terrain de basket pas loin. On a un terrain de foot et ici, on a eu de nouvelles installations de sport. Franchement, je trouve ça super. C'est une minorité de personnes dans le quartier qui fout la merde. Et à cause de ça, on a tous une étiquette ici, vendeur de drogue, voleur. Dès qu'on sort du quartier, on est regardés bizarrement. Or que rien avoir, on n'est pas tous les mêmes.
- Ben, il y a quand même un peu de trafic...
- Oui, mais ce n'est pas parce qu'on est au Peterbos, qu'on vend de la drogue. On vend de la drogue partout !
- Et toi, tu fais quoi dans la vie ?
- Moi, je vais bientôt rentrer à l'armée.
- Et en attendant, pour l'instant, tu travailles encore un peu la musculation
- Les biscotos »

« - Il faut un peu mec, c'est un peu gringalet. Faut taffer un peu !
- Je vous mets un petit défi après, 25 tractions.
- Un défi ?
- Je l'ai défié à la caméra là ! »

8



9



10



Qu'est-ce qui est dit ?

On se rend sur un terrain d'entraînement au cœur du Peterbos. Le journaliste va à la rencontre d'un jeune du quartier qui y habite depuis 20 ans. Il explique qu'on est bien dans le quartier, qu'ils ont plein d'infrastructures sportives et que les problèmes du Peterbos ne sont pas propres au quartier.



Comment est-ce figuré ?

Cette séquence est introduite par 3 plans où l'on voit le journaliste discuter avec des jeunes sur un terrain de sport. La musique lounge reprend en fond sonore. Le plan reprend ensuite sur le journaliste en face caméra sur le terrain de sport. La séquence se poursuit par l'interview d'un jeune homme en plan taille dans lequel sont présents le journaliste et une personne en train de parler. Des coupures franches dans l'interview sont assumées au montage. La séquence se termine par une série d'images du journaliste et du jeunes qui accomplissent le défi avec, en fond sonore, une nouvelle musique plus rythmée.



Qu'est-ce que cela raconte ?

Suite logique de la séquence précédente dans laquelle on reprochait aux médias de ne pas s'intéresser aux jeunes du quartier, le journaliste se rend à leur rencontre. Il choisit aussi pour cela un terrain de sport. « On a déjà vu plusieurs groupes de jeunes venir s'entraîner. On va attendre qu'il y en ait un qui veuille bien nous accueillir parmi eux. » Il assume que c'est l'endroit le plus propice pour des rencontres et explique qu'il attend que des jeunes soient prêts à s'exprimer. Là où le reportage de la RTBF insistait sur la précarité, le délabrement des terrains de sport, VEWS fait le choix inverse de montrer des infrastructures sportives en bon état (il s'agit même du plus grand terrain de « street workout » de la région). Il choisit un jeune homme qui accepte de témoigner à visage découvert, il entame une conversation relativement longue. Le fait que le jeune homme se destine à rentrer à l'armée n'est pas anodin non plus. Intégrer l'armée d'un pays va à l'encontre de l'image habituellement véhiculée de jeunes hommes désœuvrés, « mal intégrés », et/ou violents (même si l'armée peut symboliser la violence aussi). Le journaliste joue aussi le jeu de l'immersion mais il donne de lui-même (en participant au défi sportif par exemple), ce qui diminue la distance entre lui et les habitant.e.s.

PARTIE 4

1



« On est toujours au Peterbos, là on est devant la tour 2. Et il y a une habitante qui a accepté de nous laisser rentrer pour voir à quoi ça ressemble à l'intérieur. »

2



3



« On va aller voir chez cette gentille madame qui préfère ne pas apparaître à la caméra mais qui veut bien nous montrer chez elle. »

4



5



« - Tu veux que j'enlève mes chaussures ? Et ben voilà, c'est cosy. Et c'était où la vue dont tu nous parlais ?
- C'est la vue ici.
- Voilà, ici la chambre, avec toujours une chouette vue hein, c'est sympa ! »

6



7



8



« Ta lumière est cassée dans la salle de bain ?
- Non !
- Ouah, et ça c'est classe ! Et hop, salut Pinocchio. Et donc toi, tu es bien ici tu disais ?
- Moi, je suis bien ici. »

9



10



Qu'est-ce qui est dit ?

Le journaliste explique qu'on va aller voir à l'intérieur d'une tour d'habitations pour comprendre comment vivent les habitants du quartier. Il est accueilli par une habitante qui le reçoit chez lui. Après un tour de l'appartement, il conclut en disant que l'habitante se sent bien chez elle.



Comment est-ce figuré ?

Le journaliste face caméra nous fait rentrer dans un des bâtiments du Peterbos. Le reportage continue sur le journaliste qui marche dans le couloir, rentre dans l'habitation, regarde par la fenêtre, visite la chambre, la salle de bain, la salle à manger. Il est en dialogue avec l'habitante que l'on entend réagir en hors champ. On aperçoit plusieurs vues d'espaces verts de la fenêtre de son appartement.



Qu'est-ce que cela raconte ?

Une fois encore, le dispositif est similaire au reportage de « C'est pas tous les jours dimanche » : visiter l'appartement d'une habitante du Peterbos et le commenter. Mais la conclusion est différente. On insiste sur les aspects positifs des habitations. Le couloir qui mène à l'appartement est lumineux, l'habitante semble s'y plaire. Visiblement, l'habitante, non plus, n'a pas voulu être reconnue mais elle n'est pas floutée. Elle intervient juste hors champ. Par ailleurs, le journaliste a pris contact avec l'habitante en amont puisqu'il la rejoint chez elle, ce qui suppose que l'équipe a accordé plus de temps au repérage et aux prises de contact.

PARTIE 5

1



2



3



4



« Nous sommes ici en compagnie de Sarah, Aïcha, Imane. »

« - Donc je travaille dans la maison de jeune, ça fait un petit temps. J'étais moi-même jeune dans cette maison. Je suis là avec elles. Elles font toutes sortes d'activités avec moi. Je suis un petit peu leurs parcours scolaires, de vies et privés. Et voilà, c'est un petit peu ça. C'est surtout du soutien et du temps à partager avec elles. »

« - Ici dans le quartier, c'est quoi les activités principales ?
- Il y a pique-niques, des sorties, on va manger, on va au cinéma. Il y a vraiment de tout.
- Normal quoi en fait ?
- Oui ! »

5



6



7



8



9



« - Bonjour, Julien enchanté ! et tu t'appelles ?
- Kaoutar
- Enchanté Kaoutar. Viens, installe-toi.
- Imaginons, vous devez déménager absolument ?
- Non !
- Ben imaginons ?
- Non !
- Qu'est ce qui vous manquerait le plus ici ?
- Tout. Tout, tout ! Moi, je ne pourrais pas déménager.
- A ce point-là ?
- Oui, oui !
- Parce qu'en soi, c'est ici qu'on a grandi. C'est ici qu'on a grandi, on a fait nos amis et tout. On est un peu habituées ici.
- Donc t'as peur de laisser tout ça derrière.
- Ben oui ! »

« - Vous connaissez « ish, ish » ?
- Oui, « l'équipe est tokai ish, ish » ! »

« Bon ben, voilà, on va quitter le Peterbos. On a été plutôt bien accueillis par les habitants même si peu ont voulu témoigner devant la caméra. Beaucoup nous ont parlé et nous ont rappelé qu'en fait la vie de ce quartier, ça ne se limite pas à deux événements violents. C'est beaucoup plus riche que ça. Elle est beaucoup plus complexe que ça aussi et elle peut même être très belle par certains aspects. Voilà, à bientôt le Peterbos. »



Qu'est-ce qui est dit ?

Le journaliste interroge 4 jeunes filles. Elles expliquent qu'elles aiment vivre dans le quartier pour différentes raisons (infrastructures, tissu associatif, liens de voisinage). Après cette interview, le journaliste conclut le reportage en expliquant que l'on ne peut pas limiter la vie du quartier à deux événements violents.



Comment est-ce figuré ?

Cette nouvelle séquence est introduite par un plan dans lequel on voit le journaliste qui se dirige vers un banc où sont assises 3 jeunes filles. La musique lounge du début du reportage réapparaît en fond sonore. Une interview collective prend place, le groupe assis avec le journaliste sur le banc. Une quatrième fille les rejoint en cours d'interview et s'assied avec elleux. Lorsqu'une des filles parle, la caméra se rapproche soit en plan poitrine, soit en plan plus large tout en gardant le journaliste dans l'image. La séquence finale commence par 2 images du journaliste qui marche avec le groupe de filles, d'abord de face puis de dos avec, en fond sonore, la musique lounge. On revient ensuite sur le journaliste en face caméra pour sa conclusion.



Qu'est-ce que cela raconte ?

On rencontre trois jeunes habitantes du quartier accompagnées par une éducatrice qui représente l'accompagnement associatif présent dans le quartier. Les personnes interviewées semblent se sentir à l'aise et en confiance, ce qui suggère que plus de temps a été pris pour réaliser cette interview (contrairement aux autres reportages où les interviews sont très courtes, ont lieu debout et visiblement sans prises de contact préalables).

C'est la première fois que la parole est véritablement accordée à des femmes. Elles témoignent de leur amour pour le quartier, ce qui confirme l'image positive du Peterbos.

La conclusion du reportage qui a duré 5 minutes 30 (presque le double que les autres reportages de JT) confirme de la volonté du journaliste de donner la parole aux premier.e.s concerné.e.s et finit sur une note positive.

Les représentations des quartiers populaires sont majoritairement négatives et souvent stigmatisantes. Il nous semblait donc important de mettre en avant un reportage qui tente d'aller à l'inverse des idées reçues les plus courantes. Il est intéressant de noter que ce reportage n'a été diffusé que sur Internet dans une émission a priori destinée à un public

jeune et non pas dans le cadre d'un journal télévisé. Si dans ce contexte médiatique, l'intention de départ est intéressante, le procédé mis en place devrait tout même être interrogé. Le format très court (moins de 6 minutes) et le dispositif permettent difficilement à une parole complexe de se développer, finalement les paroles qui ont été gardées restent relativement superficielles. Par ailleurs, le véritable protagoniste de ces reportages est le journaliste qui se met en scène.

Cette analyse comparative permet aussi de montrer que toute production médiatique est un point de vue sur le monde. « Les médias ne nous offrent pas une fenêtre transparente sur le monde. Ils nous offrent un canal par lequel des représentations et des images du monde peuvent être communiquées indirectement. Cela implique que les médias nous proposent des versions sélectives du monde, et non un accès direct à celui-ci ». Quelles que soient donc les intentions des journalistes, une production médiatique reste un ensemble de choix subjectifs.

LES JEUNES

Dans nos sociétés, si la jeunesse est souvent valorisée (car elle symbolise la beauté, le dynamisme, etc.), les jeunes, eux, sont très souvent victimes de stéréotypes négatifs. Ils seraient agressifs, accros aux réseaux sociaux, peu curieux du monde qui les entoure, moins bons à l'école, etc. Selon la dernière étude de l'AJP sur l'image des jeunes dans les médias, « on constate que les plus jeunes sont le plus souvent connotés de manière explicitement négative : les 3-12 ans comme des « victimes » et les 13- 18 ans le plus souvent comme des « auteurs d'actes répréhensibles ». Les jeunes garçons perçus comme étrangers subissent, quant à eux, une stigmatisation particulière. À Bruxelles, notamment, l'association entre jeunes hommes non-blancs et délinquance est forte car « la question de la délinquance renvoie aussi à la visibilité et aux renvois en justice des délits. Il est alors question de criminalisation des jeunes. Les jeunes « occupant » la rue plutôt qu'y passant sont plus visibles, de même que certains faits sont plus reportés que d'autres. Cette sélectivité contribue à la formation d'une criminalisation de certains jeunes ». « Cette construction institutionnelle de la délinquance juvénile contribue en retour au renforcement de l'image d'une figure menaçante que les discours politiques et médiatiques entretiennent particulièrement en parlant de la violence des jeunes. ». « Les médias tendent à racialiser des comportements déviants. Cela se fait de manière détournée ou insidieuse, en faisant appel à l'imaginaire collectif : quand on parle de jeunes de « quartiers populaires » ou encore de « bande de jeunes bruxellois », on aura rarement en tête des jeunes blancs. Il en est de même quand on parle des populations issues des « quartiers difficiles » ou encore du « croissant pauvre de Bruxelles. »



03

D'autres regards

Les premiers ateliers d'analyse médiatique qui ont donné lieu à ce livret avaient permis de constater que la manière dont sont représentés les quartiers populaires et leurs habitant.e.s est majoritairement univoque, stigmatisante et raciste. Nous avons décortiqué et analysé presque plan par plan différents reportages et des extraits d'un documentaire pour mettre en lumière les procédés utilisés et comprendre leur impact sur nos visions du monde. Après cette entreprise de déconstruction, il nous semblait essentiel de mettre en avant des films qui proposent d'autres regards et d'autres récits, qui parlent autrement de la réalité des quartiers populaires, qui développent un autre point de vue. Ces films existent mais ils restent minoritaires dans le paysage audiovisuel et sont moins diffusés. La démarche d'analyse est différente de celle proposée jusqu'à présent.

On n'est pas des marques de vélo¹¹

Documentaire – 89 minutes – France – 2002 réalisé par Jean-Pierre Thorn et Farid Berki¹²

« On n'est pas des marques de vélo » est le portrait de Bouda, jeune danseur de 30 ans, entré en France à l'âge de 4 mois avec sa famille et aujourd'hui « clandestin » à vie, victime de la loi dite de « double peine » qui, au sortir d'une peine de prison, expulse les enfants de l'immigration vers des pays d'origine qui leur sont devenus étrangers. Un destin à la fois individuel et collectif – son utopie et sa chute – l'histoire d'une génération au cœur des banlieues nord de Paris (le fameux « 93 ») où naquit en France le mouvement Hip Hop au début des années 80. Une épopée musicale Hip Hop, dansée et « rappée » puisqu'il s'agit d'une fable, scratchée de « graffs » pour en bousculer ses images et appeler la France à se regarder en face avec sa discrimination d'État.

« Ce qui m'intéresse, c'est de mesurer combien des zones entières de pauvreté sont aujourd'hui victimes d'une stigmatisation et d'une discrimination qui n'ont cessé de croître en vingt ans. Bouda, par ses contradictions, ses failles, sa drôlerie, sa soif d'intégration constamment réduite à néant, ses conduites de fuite et, au bout du compte, sa désintégration, devient en quelque sorte une métaphore, une fable de cette jeunesse au bord du gouffre. » Jean-Pierre Thorn

Pourquoi nous avons choisi ce film ?

Le sujet du film, c'est la dénonciation de la double peine, une loi raciste qui permet d'expulser des personnes étrangères non-européennes à l'issue de leurs peines de prison¹³.

C'est ce qu'a vécu Bouda, le personnage que Jean-Pierre Thorn et Farid Berki ont choisi de porter à l'écran. C'est donc avant tout un film politique qui a pour vocation de dénoncer l'absurdité de cette loi et ses conséquences. C'est aussi un film qui construit la parole de jeunes des quartiers populaires et qui a vocation de rompre avec l'image sombre et criminalisante donnée aux banlieues. L'idée n'est pas d'édulcorer la réalité complexe et parfois violente mais d'être au plus proche du réel. Et c'est en cela que ce film est un exemple intéressant car il permet une véritable rencontre avec les protagonistes. De plus, c'est un film qui met à l'honneur le mouvement hip hop en France et la pratique artistique comme moyen de contestation. Il s'agit donc d'un film de paroles où les témoignages ont une place très importante, ce qui pourrait le rapprocher du format TV. Mais ce qui le distingue très clairement, c'est le travail en amont, la construction du personnage et le rapport du discours à l'image. Dès le départ, les réalisateurs posent les faits, sans les atténuer. Bouda témoigne de son expulsion. Il a fait de la prison pour des affaires de stupéfiants. À sa libération, il est renvoyé en Tunisie, son pays d'origine où il est né et qu'il avait quitté à l'âge de 4 mois. 9 mois après son expulsion, il décide de revenir en France clandestinement. Il est filmé sur un pont de chemin de fer. Les trains s'éloignant à toute vitesse en dessous de lui symbolisent son départ fulgurant. Le cadre est totalement en lien avec ce que Bouda nous dit.

¹¹ « être une marque de vélo » signifie être au plus bas de l'échelle sociale

¹² http://www.film-documentaire.fr/4DACTION/w_fiche_film/11349_1

¹³ Cette loi est aussi d'application en Belgique
(<https://www.revuenouvelle.be/Le-retour-de-la-double-peine>)

Les réalisateurs vont utiliser ce procédé documentaire tout au long du film. Ils savent ce que chaque intervenant.e va raconter car les lieux où iels sont filmé.e.s sont en lien avec leurs récits. Le film développe un schéma narratif classique : l'histoire d'un personnage, de son enfance à aujourd'hui. On va chercher à comprendre qui est Bouda, d'où il vient. La structure peut paraître simple mais le cinéaste a fait un vrai travail de réflexion et a établi une réelle relation de confiance avec les protagonistes du film, ce qui demande un investissement de temps considérable. Bouda n'est pas réduit à un jeune qui a subi la double peine pour avoir sombré dans la drogue.

On découvre aussi son père sur son lieu de travail. Ce choix est assez original dans un quartier populaire où l'on présente souvent les parents comme démissionnaires ou tout simplement comme de mauvais parents.

On filme aussi Bouda dans le cadre de son ancienne école, symbole des bases de l'apprentissage, où il se remémore ses souvenirs d'enfance et retrouve des anciens professeurs. C'est là, devant eux, qu'on le voit pour la première fois danser et que l'on réalise à quel point il est un danseur talentueux.

Tout le film se construit autour de son personnage, de ses proches, de sa famille. On retrouve par exemple sa sœur. Elle nous parle de son enfermement, de ses visites pour soutenir ses deux frères emprisonnés. Tous témoignent sans langue de bois et dressent le portrait d'un personnage mais aussi de son quartier et de sa réalité complexe. Les jeunes sont confrontés à la drogue, aux médias et aux politiques qui ne s'intéressent à eux qu'en période électorale, aux étiquettes tenaces lorsqu'ils postulent un emploi, à la double peine et l'injustice qu'elle représente.

Il y a une comparaison intéressante à mettre en perspective avec « la cité du mâle », analysé plus haut. Le film commence aussi par un drame, l'assassinat de Sohane par son ex-petit ami dans un local à poubelle. Mais on n'apprendra rien de plus, ni sur elle, ni sur lui.

La force du film « On n'est pas des marques de vélo » est de permettre aux spectateurs une véritable rencontre avec Bouda avec qui on entre en empathie car on finit par comprendre son histoire, les aléas de son parcours de vie, ses fragilités, ses qualités, son humanité...



« Ce que j'adore dans le hip-hop, c'est l'art d'accommoder les restes. Pour moi, sa modernité réside dans cette capacité à recréer du sens en recyclant des bribes d'images galvaudées, de pubs, de BD, d'échantillons de standards détournés. Elle est semblable au travail du cinéaste créant du sens par juxtaposition, montage, collision, unité des contraires. Finalement, je suis comme un DJ mixant samples de réel et images d'archives, documentaire et imaginaire chorégraphié, action et narration rap pour en interrompre le déroulement linéaire. Pour briser avec le naturalisme : réapprendre à voir le monde, laver son regard, découvrir comme étranges, poétiques, colorés, enchantés, des territoires trop souvent cachés sous des magmas de clichés, toute une imagerie d'Épinal de la banlieue destinée à faire peur aux électeurs. » **Jean-Pierre Thorn**



Vers la tendresse

Documentaire – 38 minutes – France – 2016 réalisé par Alice Diop¹⁴



Nous avons choisi « Vers la tendresse » car ce film propose quelque chose à l'opposé de l'image viriliste et figée des jeunes hommes des quartiers populaires qui domine nos imaginaires.¹⁵

Ce documentaire est né d'un atelier sur l'amour mené par la réalisatrice et dont elle a enregistré les témoignages en vue d'un projet de fiction. En réécoutant ces confidences, Alice Diop sait qu'elle tient un film. Elle construit donc un documentaire, porté par ces voix, ces paroles posées sur d'autres corps. Il s'agit d'une mise en scène de la voix-off. On sort donc de l'interview, voire du témoignage, on est à cheval entre le documentaire et la fiction.

Selon la réalisatrice, « Vers la tendresse » interroge aussi bien la représentation de la masculinité que le régime de croyance du/de la spectateur.ice (les personnes filmées ne sont pas forcément celles qui parlent). Ce qui en fait selon nous, un film intéressant.

¹⁴ http://www.film-documentaire.fr/4DACTION/w_liste_generique/C_38737_F

¹⁵ « Vers la tendresse » a reçu le César du meilleur court métrage en 2017. Lorsque Alice Diop reçut ce prix, elle le dédia aux jeunes victimes de crimes policiers en France « Je voudrais dédier ce César à d'autres jeunes garçons dont les voix portent peu, pas assez et pour certains même plus du tout ».

« Chaque film doit inventer sa propre forme. Être amenée à dissocier mes sons d'images inexploitable pour les poser sur d'autres, qui ne leur correspondaient pas, m'a permis de m'éloigner du cinéma direct tel que je le pratique. Mais aussi de donner à ces voix une forme d'universalité en les sortant des corps de ceux qui les énoncent. »
Alice Diop¹⁶



Il donne librement la parole aux jeunes sur une thématique à propos de laquelle on ne les interroge que trop rarement voire jamais. Car l'amour et la tendresse en « banlieue » n'existent pas dans notre imaginaire collectif. C'est tout l'inverse. Le discours médiatique dominant enferme la parole des jeunes dans un seul schéma. Comme si ceux-ci n'étaient capables de s'exprimer que sur la violence, les révoltes urbaines et leurs rapports aux forces de l'ordre.

Le film est construit en quatre « épisodes », quatre situations, quatre discours qui représentent la progression annoncée par le titre. On part de ce qui pourrait être considéré comme le degré zéro du sentiment pour arriver à un couple amoureux qui s'aime dans une chambre.

Les lieux qui sont montrés (salles de sport, PMU, hall d'immeuble, ...) où la virilité peut être mise en scène contrastent avec les récits intimes et sans fard que nous entendons.



Ces quatre jeunes hommes sont très différents, uniques et singuliers, enfin. Finalement, « Vers la tendresse » se déroule bien dans un quartier populaire mais c'est avant tout une exploration du sentiment amoureux.

¹⁶ <https://www.telerama.fr/television/a-voir-sur-telerama-fr-vers-la-tendresse-magnifique-film-sur-l-amour-dans-les-quartiers,152277.php>

04

Conclusion

En analysant les différents extraits présents dans ce livret, nous avons été interpellé.e.s par certains choix éditoriaux qui stigmatisent les quartiers populaires. Les procédés et biais identifiés sont reproduits dans la grande majorité des productions audiovisuelles qui traitent des quartiers populaires (du cinéma en passant les journaux télévisés). Nous avons cherché à comprendre pourquoi.

Nous vivons dans une société structurée par différents systèmes de domination qui s'articulent entre eux et qui influencent aussi nos imaginaires. Nous l'avons abordé à plusieurs reprises dans ce livret, notre imaginaire collectif est pro-

fondément empreint de visions coloniales. Il n'est donc pas étonnant que ces visions se retrouvent dans nos médias. À notre sens, il s'agit d'un élément de réponse essentiel. Mais imputer le maintien de ces préjugés sur les quartiers populaires au seul racisme des journalistes ou à des connivences entre différentes élites (médiatiques, politiques, policières) constituerait forcément une explication simpliste à une question aussi complexe. Dans notre quête de réponses, la lecture de l'ouvrage « La banlieue du 20 heures. Ethnographie d'un lieu commun journalistique »¹⁷ a été particulièrement éclairante. C'est pour cette raison que nous nous sommes permis d'en reprendre de larges passages pour conclure ce livret.

L'auteur souligne que les journalistes sont soumis à différentes contraintes internes et externes qui peuvent expliquer *en partie* pourquoi les quartiers populaires sont représentés de manière particulièrement stéréotypée.

« Nos observations montrent que les manières de penser et de faire le journalisme (...) relèvent davantage de l'intériorisation d'impératifs formulés dans un langage faisant appel aux normes professionnelles : le respect d'une ligne éditoriale et de commandes hiérarchiques qui se focalisent sur les déviances, la concurrence avec d'autres chaînes sur le terrain des faits divers, la dépendance à des sources policières et ministérielles jugées fiables et stratégiques, des délais de productions qui limitent les temps d'enquête, la difficulté à accéder rapidement à des terrains socialement éloignés et à des habitants perçus comme hostiles aux médias, la production répétée de formats courts qui imposent de simplifier mais également les injonctions des autorités administratives (CSA) à produire des « reportages positifs sur les banlieues » ».

« Les conditions de travail sur le terrain (impératifs de rentabilité, difficultés d'accès aux habitants, etc.) et l'incitation à respecter des normes professionnelles préétablies contraignent alors les reporters à adopter des raccourcis pratiques (recrutement d'intermédiaires, interviews directives, etc.) qui induisent autant de raccourcis cognitifs et sémantiques. On perçoit combien la stigmatisation peut être aussi analysée comme un sous-produit des contraintes de productivité. Forcés de pro-

duire un travail intellectuel en des temps très réduits, les reporters (...) posent très souvent un regard oblique sur les lieux, les situations et les personnes rencontrées qui revient à ne tenir compte que des éléments concordants avec la commande passée en rédaction. (...).

De plus, « les règles formelles de présentation de l'actualité (concision/clarté/attractivité), les schémas narratifs dominants (« sujet banlieue » positif/négatif) ainsi que les incitations aux montées en généralité encouragent les recours aux idées reçues (priorité donnée au vraisemblable plutôt qu'aux enseignements tirés du terrain). »

« Tout cela explique que les journalistes puisent des stéréotypes sur un mode non réflexif, spontanément, en étant persuadés de « bien faire le boulot ». Ainsi, non seulement les simplifications demeurent à l'état d'impensé mais elles apparaissent comme génératrices de manières d'interpréter et (se) représenter le monde. »

Par ailleurs, la composition sociologique des rédactions peut aussi expliquer une si grande uniformité dans la représentation médiatique de certains groupes et populations. Selon diverses études menées par l'AJP, il existe une grande uniformité dans les équipes journalistiques dont les membres sont encore très majoritairement blancs, masculins et disposant d'un diplôme uni-

¹⁷ « La banlieue du « 20 heures ». Ethnographie d'un lieu commun journalistique » de Jérôme Berthaut (sociologue) est un livre issu de la thèse de doctorat de sociologie qu'il a soutenue en 2012 et qui s'intitule « La banlieue sur commande. Enquête sur l'intériorisation d'un sens commun journalistique ». Dans ce livre, il analyse la production journalistique traitant de « la banlieue », principalement dans une rédaction de télévision nationale d'une grande chaîne généraliste (France 2), dans laquelle l'auteur a conduit une observation durant trois stages de deux semaines chacun, de 2003 à 2007. Cette enquête prend place dans un travail plus large qui « s'est étendu sur une durée de sept ans et a porté sur plusieurs médias dits « grand public » ». Ce livre propose une explication sociologique à la permanence des représentations réductrices véhiculées par certains contenus médiatiques. Une BD du même nom existe également (dans la collection Sociorama aux éditions Casterman

versitaire. Ce manque de diversité des rédactions a certainement des conséquences sur la représentation de la diversité de notre société et des différents points de vue et réalités qui la composent. Car rappelons-le encore, les journalistes et les messages qu'ils produisent ne sont pas objectifs. « L'objectivité, que le Larousse définit comme « la qualité de ce qui est conforme à la réalité », n'est pas un concept praticable en journalisme. C'est même, disent de grands professionnels, une tromperie intellectuelle de faire croire au public et aux journalistes que l'objectivité des médias est possible. Toute relation de faits - et a fortiori d'analyses - passe par les filtres culturels, idéologiques, philosophiques, personnels de son auteur ». Cela n'empêche qu'en tant que citoyen.ne.s, nous pouvons exiger de leur part honnêteté et fidélité à la déontologie.

Les récits médiatiques ont un impact et des conséquences sur les personnes qui les subissent. Aujourd'hui, seule une infime part de la population a accès à l'espace médiatique, à la parole, peut se reconnaître dans les médias et avoir le sentiment d'exister publiquement.

05 Bibliographie

Balazard, H., Carrel, M., Hadj Belgacem, S., Kaya, S., Purenne, A., Roux, G., Talpin, J., L'éperuue de la discrimination, enquête dans les quartiers populaires, Ed. PUF, 2021,

Berthaut J., La banlieue du « 20 heures ». Ethnographie d'un lieu commun journalistique. Marseille, Ed. Agone, coll. L'Ordre des choses, 2013

Bourdieu, P. Sur la télévision, suivi de L'emprise du journalisme, Ed. Raisons d'agir, 1996

Guenif-Souilamas, N., Macé, E., Les féministes et le garçon arabe, Ed. de l'Aube, 2004

(Sous la direction de) Miano, L., Marianne et le garçon noir, Ed. Pauvert, 2017

Média Animation, Racisme, médias et société, 2021 : <https://media-animation.be/RACISME-MEDIAS-ET-SOCIETE.html>

Avenel, C. La construction du « problème des banlieues » entre ségrégation et stigmatisation. *Journal français de psychiatrie*, 34, 36-44, 2009 : <https://doi.org/10.3917/jfp.034.0036>

Kokoreff, M., Du stigmat au ghetto : De la difficulté à nommer les quartiers. *Informations sociales*, 141, 86-95, 2017, <https://doi.org/10.3917/inso.141.0086>

Larzillière, C. Sal. L, Comprendre l'instrumentalisation du féminisme à des fins racistes pour résister : <https://www.contretemps.eu/comprendre-linstrumentalisation-du-feminisme-a-des-fins-racistes-pour-resister/>

Zerouala, F. Médias en banlieue, de l'autre côté du miroir. Mouvements, 83, 29-34, 2015 <https://doi.org/10.3917/mouv.083.0029>

Sacco M., Smits W., Kavadias D., Spruyt B. et d'Andrimont C., Jeunes bruxelloises : entre diversité et précarité, notes de synthèse : <https://journals.openedition.org/brussels/1339#bibliography>

AJP, Étude de l'image et de la représentation des jeunes dans la presse quotidienne belge francophone – juin 2015 : <http://www.ajp.be/telecharge-ments/diversite/imagejeunes.pdf>

CNAPD, Ma ville, mon quartier : ségrégation socio-spatiale et communautarisation : <http://www.cnapd.be/publications/outils-pedagogiques/ma-ville-mon-quartier/>

Crédits

est une écriture collective de ZIN
TV coordonnée par Sarah Bahja et
Maxime Kouvaras.

Les ateliers d'analyse médiatique ont
été organisés en partenariat avec :

➤ **100 % jeunes** est un projet d'insertion socio-professionnelle appartenant à l'asbl Pour La Solidarité (PLS). Ce projet existe depuis en 2019 et depuis, 100% jeunes accompagne 3 groupes de 15 jeunes entre 18 et 29 ans qui ne sont ni à l'école, ni en formation, ni en stage ou au travail durant deux mois et demi.

➤ **L'AMO Rythme** est une association d'aide à la jeunesse qui accompagne les jeunes dans leurs difficultés et leurs envies de manière individuelle ou collective.

Avec et grâce à la participation de :

Djibril BAH
Rebecca VEIZAGA
Bavo NDEKEZI
Arber KUMNOVA
Jaouad SLIMI
Meriam AJOUAOUI
Wafae EL HAMMOUCHI
Nordine CHELLI
Angelo FISHETTI
Rena BIZIMANA
Alessandro ANGELICA
Luna GODHAIR
Bouchra BOUHAMOU

Remerciements :

Lionel Majcher
Benjamin Durand
Nicholas Kumba

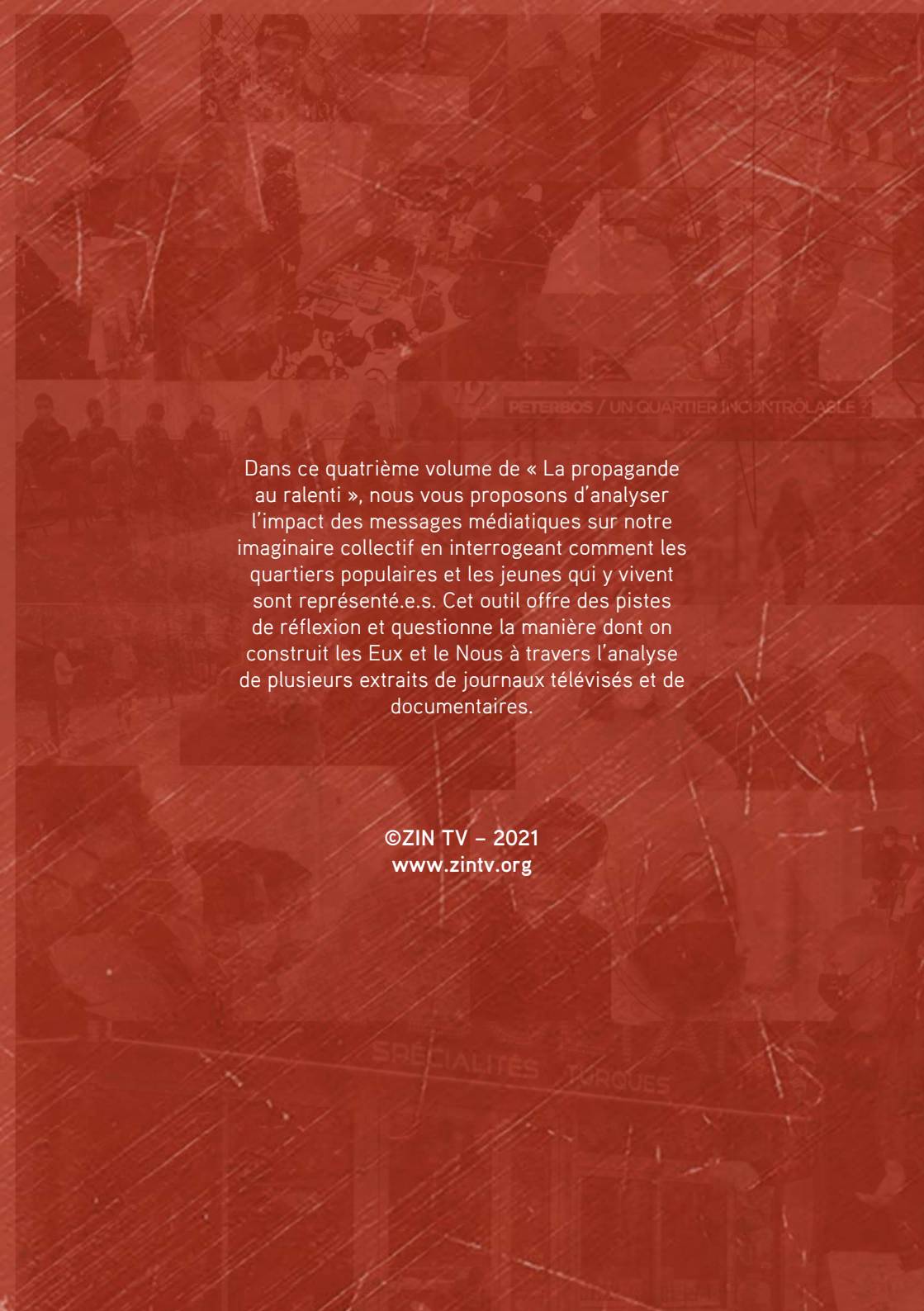
Graphisme :

Aupluriel

Dans la même collection :

- La propagande au ralenti tome I (de la propagande nazie à la publicité et la propagande du groupe Etat islamique)
- La propagande au ralenti tome II (Nous, les Belges, Eux les colonisés)
- La propagande au ralenti tome III (la présentation médiatique des personnes en séjour irrégulier)
Propaganda in slow motion
(Beeldvorming van mensen zonder wettig verblijf in de media)

Grâce au soutien de la Fédération
Wallonie-Bruxelles.



PETERBOS / UN QUARTIER INCONTROLLABLE ?

Dans ce quatrième volume de « La propagande au ralenti », nous vous proposons d'analyser l'impact des messages médiatiques sur notre imaginaire collectif en interrogeant comment les quartiers populaires et les jeunes qui y vivent sont représenté.e.s. Cet outil offre des pistes de réflexion et questionne la manière dont on construit les Eux et le Nous à travers l'analyse de plusieurs extraits de journaux télévisés et de documentaires.

©ZIN TV – 2021
www.zintv.org

SPÉCIALITÉS TURQUES